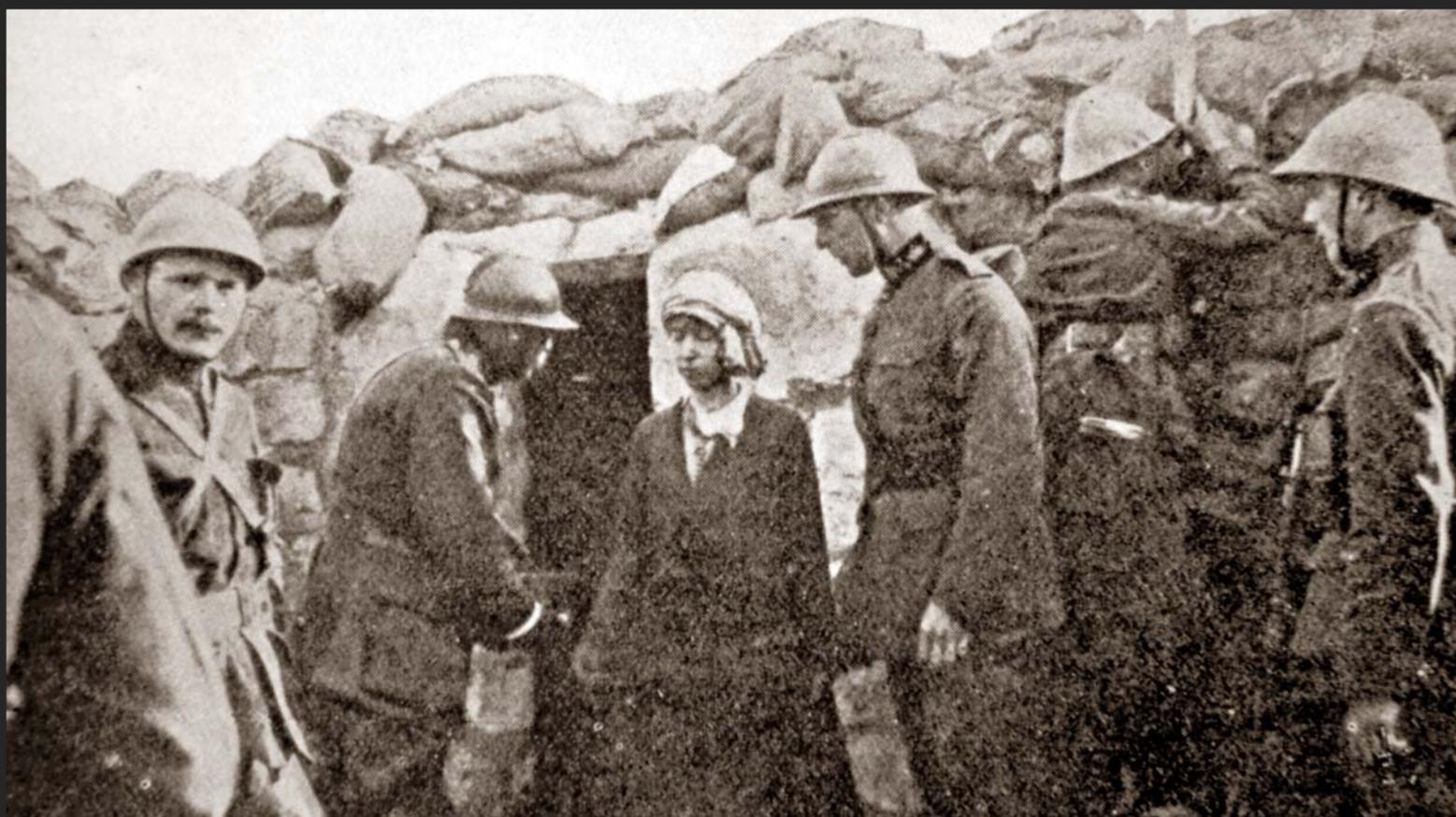




Le Roi Albert et la Reine Elisabeth durant la Grande Guerre



Cette plaquette a été conçue et mise en page par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be
ainsi que pour le site www.manhay1418.be

*Texte extrait du livre en 2 tomes «LA GRANDE GUERRE» (histoire complète de la guerre, illustrée de nombreux portraits,
gravures, cartes, photographies, etc.),
par Abraham HANS - 1920 - Imprimerie Nationale L. OPDEBEEK, éditeur à Borgerhout/Anvers.*

En couverture:

En haut: Le couple royal - En bas: Le Roi et la Reine dans le Boyau de la Mort.

© TOUS DROITS RÉSERVÉS - DÉCEMBRE 2014

LE ROI ALBERT ET LA REINE ÉLISABETH DURANT LA GRANDE GUERRE



Sur l'Yser.

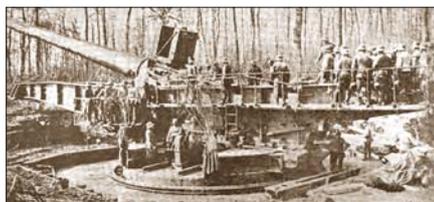
Fin 1915, nos troupes montaient toujours la garde à l'Yser, plus au sud au canal d'Ypres où en avril de la même année elles avaient sauvé la situation grâce à leur ténacité.

Les mois passaient et les saisons se succédaient, sans espoir d'une fin prochaine.

Tous les jours, quantité de jeunes gens trouvèrent la mort; tous les jours, de longs trains sanitaires évacuaient les blessés d'Adinkerke à Calais... Malgré tout, on tenait bon, on barricadait la route de la France et de la Manche, en attendant l'offensive qui, un jour, viendrait libérer le pays.

Le Roi et la Reine étaient toujours avec leur armée. Disons ici quelques mots au sujet de nos Souverains.

Un Français de marque leur avait offert à Sainte-Adresse une superbe villa, bien aménagée, située au milieu d'un parc. Les salles renfermaient de riches collections de tableaux, porcelaines et antiquités.



Canon allemand de 380 mm dit long-Max.

Le Roi avait refusé d'en faire usage et s'installa dans une villa à l'extrémité de la plage de La Panne. Les fréquentes attaques aériennes qui causèrent la mort de plusieurs soldats et civils démontrent suffisamment que l'endroit n'était pas à l'abri du danger. D'autre part, La Panne était dans le champ de tir de «long-Max», le canon monstre à longue portée, installé près de Couckelaere pour bombarder Dunkerque et Winoksbergen. Les obus passaient en hurlant au-dessus de La Panne.

La Panne n'était pas une étrangère pour le Roi, car plusieurs fois, en temps de paix, il y avait séjourné avec sa famille.

Madame Terlinck, propriétaire d'un hôtel bien connu, aurait pu raconter maintes anecdotes au sujet de l'intérêt que le Souverain portait aux pêcheurs; il aurait en effet voulu doter cette localité d'un port de pêche, mais ce plan, quelque utile qu'il fût, resta dans les cartons de l'Administration.

Tout le monde sait comment Sa Majesté fonda l'œuvre de l'«Ibis»; Madame Terlinck devait lui présenter un pêcheur de La Panne pour enseigner à bord l'art de fabriquer les filets. Elle proposa Verbanck qui fut accepté aussitôt.

Non, La Panne n'était pas inconnue au Roi, mais qui aurait pu supposer qu'un jour elle deviendrait ce lieu tragique: le dernier refuge de nos Souverains!

En écrivant ceci, nos souvenirs évoquent le lointain passé, les derniers jours de 1900.

Le prince Albert venait de se marier et ferait ce 23 décembre son entrée triomphale à Anvers, sous le coup, à cette époque, d'une grève de «dockers».

Le moment était mal choisi pour une visite princière. Comment faire fête dans une ville agitée? Tous les jours, des cortèges de grévistes sillonnaient les rues. Un cortège royal pouvait-il y trouver place?

Pouvait-on montrer Anvers aux jeunes époux dans ces conditions?

Et n'exposait-on pas la vie des visiteurs?

Craignant des bagarres, on invita le prince à remettre sa visite: il refusa.

Le samedi, la situation devint tout à fait critique. Il y eut des bagarres et la police dut faire usage de ses armes pour disperser les grévistes.

On y insista derechef chez l'héritier du trône pour retarder son voyage, et de nouveau il refusa.

Alors, le bourgmestre si estimé qu'était Jan Van Rijswijck se rendit lui-même chez les «dockers», leur démontrant qu'il y allait de l'honneur et de la réputation de leur ville, que le lendemain tout fut calme. Les grévistes le lui promi-

rent.

Le Prince et la Princesse arrivèrent au jour convenu, chaleureusement acclamés par la population.

Le Prince ordonna aux cavaliers qui entouraient sa voiture de s'éloigner un peu pour que les spectateurs puissent bien voir la Princesse.

Il ne fut pas question de bagarres ni manifestation. Pas le moindre cri discordant ne vint troubler la fête.

Jan Van Rijswijck fit alors, au banquet, un toast inoubliable. Et c'est à ce toast que nous songeons en ce moment.

«Madame, ainsi parla le regretté bourgmestre, Votre époux princier n'est pas un inconnu pour nous.

» Les Anversois ont pu l'applaudir à plus d'une cérémonie.

» Il eut plaisir à visiter, incognito, nos musées et nos installations maritimes.

» En ce jour, Il est venu parmi nous avec Vous, Madame, et Sa venue nous cause une double joie.

» Jadis, la magistrature Vous eût offert, en dehors des portes de la ville, le pain et le sol, les clés de la ville et le droit de bourgeoisie. Pain et sel étaient les symboles de l'hospitalité, que Vos Altesses ont daigné agréer à cette fête. Nous vous en sommes reconnaissants.

» Les clés de la ville n'existent plus et le droit de bourgeoisie a disparu de notre législation.

» Mais Vos Altesses ont trouvé d'Elles-mêmes les clés de nos cœurs. L'amour du peuple est une forteresse solide dans laquelle Vos Altesses auront dorénavant droit de bourgeoisie.

» Ce matin, à l'hôtel de ville, j'ai eu l'honneur de dire à Vos Altesses tous les espoirs que nous fondons sur le Prince Albert; ce que nous attendons de sa volonté de continuer les traditions de sa famille pour le bien et la liberté du pays.

» Cet espoir, cette attente se sont encore accrus depuis que nous savons quelle associée Son Altesse a trouvé en vous.

» Je me permets de rappeler les premiers mots de la vieille légende :

» Er waren twee koningskinderen, (Il y avait deux enfants royaux) Zij hadden elkander zoo lief! (Qui s'aimaient tendrement) et finissant dans la tristesse. Vos Altesses la connaissent sans doute. Mais votre hymne d'amour est un air joyeux que nous avons écouté pleine d'allégresse. De tout cœur, nous formons des vœux de bonheur et de bénédiction pour le foyer fondé par Vos Altesses. C'est le souhait sincère d'un peuple pacifique, aimant la liberté, disposé à Vous honorer un jour comme roi et reine.»

Hélas! ces paroles ne se sont pas réalisées.

L'hymne n'était pas seulement de joie,... il devint aussi un chant de douleurs.

Le roi Albert connut les tribulations les plus cruelles qui puissent s'abattre sur un pays. La Belgique fut entraînée dans la guerre.

★ ★ ★

Albert-Léopold-Clément-Marie-Meinrad — tels sont les prénoms de notre Souverain — naquit le 8 avril 1875 à Bruxelles.

Ses parents étaient le comte et la comtesse de Flandre. Le comte Philippe de Flandre, fils de Léopold I, donc frère de Léopold II, naquit à Laeken le 24 mars 1837.

En 1866, il fut proclamé roi de Roumanie. Les délégués de ce pays vinrent à Bruxelles pour lui offrir la couronne, mais le comte étant en voyage, le roi Léopold II reçut la délégation, et au nom de son frère déclina l'honneur. Quatre années auparavant, le comte, sollicité par la Grèce pour en devenir le souverain, avait refusé également de monter sur le trône.

La reine Victoria d'Angleterre, qui avait un profond respect pour son oncle maternel, Léopold I, son conseiller, arrangea le mariage du comte de Flandre avec la princesse Marie-Louise de Hohenzollern; celui-ci appartenait à la branche catholique de cette maison. Le mariage eut lieu en 1867. Leurs enfants



Le Comte Philippe de Flandre (1837-1905), père du Roi Albert 1^{er}.

naquirent au palais de la rue de la Régence :

- Le Prince Baudouin, le 3 juin 1869 ;
- Le Prince Albert, le 8 avril 1875 ;
- La Princesse Henriette, en 1870 ;
- La Princesse Joséphine, qui mourut quelques semaines après sa naissance ;
- La Princesse Joséphine, en 1872.
- Le Prince Baudouin, unanimement aimé pour son caractère simple, mourut à l'âge de 22 ans.

C'est le 23 janvier 1891 que la triste nouvelle de sa mort prématurée plongea le pays en deuil.

La Princesse Joséphine épousa en 1894 le Prince Charles de Hohenzollern et la Princesse Henriette devint en 1896 la compagne du duc de Vendôme.

Le Prince Albert épousa en 1900 la Princesse Élisabeth de Bavière.

Le souvenir du Prince Baudouin est toujours vivace chez notre peuple. Pendant sa carrière militaire, il fréquenta familièrement les soldats, particulièrement pendant les manœuvres des carabiniers.

En janvier 1891, il fut atteint d'une pneumonie qui l'enleva le 23, causant une véritable consternation dans toute la Belgique. Le 29 janvier, l'enterrement eut lieu sous l'affluence de milliers de spectateurs respectueux, venus de tous les coins du royaume.

Suite à la mort du Prince Baudouin, le Prince Albert devint l'héritier présumé du trône ; le fils de Léopold II, le comte de Hainaut en effet, était mort le 22 janvier 1869. Rappelons les noms des autres enfants de Léopold II : la princesse Louise, qui épousa Philippe de Saxe-Cobourg-Gotha ; la princesse Stéphanie, mariée à l'archiduc Rodolphe, héritier du trône d'Autriche, mort de façon tragique en 1889. Elle se remaria avec le comte de Lonay ; la princesse Clémentine, épouse de Victor-Napoléon.

Pendant la guerre, cette dernière, qui habite Bruxelles, séjourna en Angleterre, dans le domaine de « Farnborough-Hill », chez sa tante, l'ex-impératrice Marie-Eugénie, qui vient de mourir.

Elle y fonda un hôpital pour officiers anglais, et soigna beaucoup de blessés belges.

La sœur aînée de notre roi épousa donc le duc de Vendôme. À Cannes, elle ouvrit un hôpital pour blessés et tuberculeux belges, qui y vinrent en grand nombre chercher guérison. Elle y possède son château « Saint-Michel », où elle invita souvent nos soldats. Elle patrona d'ailleurs plusieurs œuvres charitables.

L'éducation de notre roi fut très simple. Son père, aimant surtout la science, possédait une riche collection artistique et une bibliothèque de 30.000 volumes.

Maintes fois, les parents se promenèrent comme de simples bourgeois avec leurs enfants, par les avenues de Bruxelles, dans le parc ou le bois de la Cambre.

Ils veillèrent strictement à l'éducation de leurs enfants. Amateurs de voyages, ils visitèrent la France, la Suisse, l'Allemagne, la Grèce, Constantinople.

À l'âge de douze ans, le comte de Flandre donna comme gouverneur au Prince Albert, le capitaine Jungbluth, qui plus tard deviendrait le chef de la maison royale. M. Godefroid fut chargé de diriger ses études moyennes. M. Bosmans, docteur en droit, lui enseigna le latin, le droit, l'économie politique. Le baron Lambermont le mit au courant de la diplomatie. Mgr Lefevre fut son professeur de religion. M. Cigogne, celui de littérature.

Le futur souverain étudia, outre les langues nationales, l'Allemand et l'Anglais.

Le Prince Albert fut désigné comme successeur au trône, à la mort de son frère, à l'âge de seize ans. Jusqu'alors, il avait témoigné une prédilection pour la



Le Prince Baudouin de Belgique (1869-1891).

mécanique : il lui arrivait de suivre pendant des heures le mouvement des trains, et dans ses livres il s'amusait à dessiner des locomotives et des wagons.

Mais à partir de ce moment, son éducation reçut une nouvelle orientation, car la mort du Prince Baudouin donna à la vie du second fils du comte un tout autre but.

Déjà avant la mort du Prince Baudouin, Albert était entré à l'école militaire.

À l'occasion de sa présentation au commandant et aux professeurs par S.M. Léopold II, celui-ci prononça le discours suivant :

« Messieurs,

» Je me réjouis de vous amener le second de mes neveux, comme je vous ai amené son frère.

» Je m'en réjouis, parce que c'est un hommage à un établissement où il puisera tout ce qu'il faut pour devenir un officier capable, intelligent et fort, parce que c'est un hommage du principe fécond qui doit guider tous les Belges, du principe de la défense de la Patrie.

» Il faut, en effet, des citoyens vigoureux, intelligents et capables à un pays libre comme le nôtre.

» Les hommes ont des jours d'épreuves auxquels ils doivent être préparés. Les peuples traversent des crises comme les hommes. Il vient une heure fatale où leur existence est menacée et où l'armée bien organisée est la sauvegarde des institutions et des libertés publiques.

» J'aime à voir entrer la jeunesse dans l'armée, et les Princes doivent donner l'exemple de l'accomplissement du devoir.

» Le Prince Albert saura, comme son frère, profiter de votre enseignement, de votre discipline et de vos exemples. »

Alors se tournant vers les élèves, le Roi ajouta :

« Je présente également mon neveu à ses camarades, et j'espère qu'ils le recevront fraternellement. »

Deux ans plus tard, le Prince Albert fut promu sous-lieutenant au régiment des Grenadiers.

Il prêta serment à la caserne Sainte-Élisabeth en présence de la famille royale. De nouveau, Léopold II y prononça un discours patriotique que voici :

« Messieurs,

» Il y a vingt-sept ans, jour pour jour, que j'ai passé pour la première fois en revue des troupes en ma qualité de chef constitutionnel de l'État.

» Je suis charmé que cette date soit marquée aujourd'hui par l'entrée de mon neveu dans l'armée. C'est pour moi une satisfaction de vous l'amener. C'est un beau grenadier. Ses sentiments sont à l'unisson des vôtres. Il sait que les officiers doivent avoir l'amour du travail, la religion du devoir, un dévouement sans bornes à l'indépendance nationale !

» L'armée est une grande institution ; chez nous, elle est deux fois importante. Nous devons la mettre en état de remplir nos devoirs envers nous-mêmes et aussi nos devoirs internationaux.

» Depuis vingt-sept ans, j'ai souvent fait appel aux officiers, et je leur ai confié les missions les plus diverses, et ils les ont toujours bien remplies.

» Je ne citerai qu'un exemple, mais il est éclatant. Voyez ce qui se passe en Afrique. Le jeune État a fait des progrès merveilleux auxquels nous assistons. À qui les doit-on ? Aux officiers ; ils sont les vrais fondateurs en Afrique de l'État du Congo. Grâce à leur énergie, leur désintéressement, leur abnégation sans bornes, ils sont arrivés à des résultats inouïs.

» Rien ne les a rebutés, ni les difficultés, ni la maladie, ni même la mort. Les officiers ont écrit en Afrique une belle d'histoire, et la façon dont ils se sont dévoués à la cause de la civilisation prouve qu'ils sauront se dévouer à une cause plus sainte encore, celle de l'indépendance nationale. La patrie peut avoir confiance en de tels hommes.

» J'ai à peine besoin de dire avec quelle satisfaction je vois une cérémonie comme celle-ci, je suis heureux que cette cérémonie m'offre l'occasion de réi-



Le roi Léopold II.

térer l'expression des sentiments que je porte à l'armée entière, à ses officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, car je connais le zèle qui règne dans tous les rangs inférieurs et la bonne volonté qu'on y trouve à se montrer digne de ses chefs.»

Puis, le Roi se tournant vers le Prince Albert :

« Mon neveu, tu as pris tout à l'heure en mains les couleurs, augustes symboles de la Patrie. Tant que ton cœur battra, souviens-toi du drapeau !

» Que ceux de la génération conservent les mêmes sentiments ! »

Le Roi s'adressant aux généraux et officiers supérieurs :

« Quant à vous, les anciens, rivalisons de patriotisme avec les jeunes pour le bien et le service de la Belgique. »

Albert se fit aisément à cette vie, il accompagna ses camarades dans leurs excursions et gagna la sympathie de tous.

Plus tard, le prince participa comme lieutenant aux manœuvres, et déjà alors il manifesta cette bienveillante simplicité qui le caractérise encore actuellement.

Apercevant un jour un grenadier, couché par terre, le prince lui demanda :

— Eh bien, mon ami, êtes-vous malade ?

— Non, non, mon lieutenant, mais j'ai soif !

— Et votre gourde est-elle déjà vide ?

— J'ai mangé de la morue salée, et bu le contenu de ma gourde.

— Et vous n'avez pas d'argent pour boire un verre ?

— Je n'ai pas un sou sur moi, j'ai laissé mon argent à la caserne.

Albert tira de sa poche, une pièce de monnaie et la remit au grenadier.

« Je boirai à votre santé, mon lieutenant » dit le soldat en se dépêchant d'aller se rafraîchir dans une auberge voisine.

On raconte plusieurs anecdotes de ce genre, mais qui soupçonnerait que ces relations avec ses soldats auraient jamais eu un caractère aussi grave ?

Les paroles prononcées par Léopold II lors de la présentation à la caserne, ont une toute autre signification à présent : nous croyions si bien vivre en paix et l'idée de guerre appartenait pour nous au passé.

Le Prince Albert passa par tous les grades de l'armée et fut nommé général le 18 avril 1904. Cela ne l'empêcha pas de se perfectionner à l'étude du droit public et constitutionnel, les lois du pays et l'économie politique.

Nombre de voyages et excursions contribuèrent à étendre ses connaissances ; cependant, dans toutes circonstances, il fit preuve de la plus grande simplicité.

Un jour, voyageant incognito, il se trouvait à Potsdam ; le chef de gare ayant appris la qualité du personnage qui allait s'embarquer fit en hâte orner la gare de drapeaux, de plantes et de tapis, mais le visiteur de marque se fit attendre.

Le train, déjà en gare... était prêt à partir et le Prince Albert se faisait attendre.

Deux Messieurs sortirent d'un compartiment et s'adressant au chef de gare :

— Pardon, Monsieur, fit l'un d'eux, puis-je savoir pourquoi le train ne part pas ?

— Mais nous attendons un voyageur de marque. Il viendra de suite, répliqua le chef de gare.

— Et qui est-ce ?

— S. A. R. le Prince Albert de Belgique.

— Il ne viendra pas, faites partir le train.

— Non, non, je ne puis pas. Le Prince viendra certainement.

— Eh bien, reprit-il alors, vous pouvez donner le signal du départ ; je suis le Prince Albert.

Le chef de gare regarda fâché son interlocuteur.

— Non, non, vous voulez me faire une farce, dit-il furieux.

Le second voyageur, qui n'était autre que le colonel Jungbluth, confirma que son compagnon était bien le neveu de Léopold II ; mais il ne parvint pas davantage à convaincre le chef de gare.

Et le train eût attendu longtemps encore si par bonheur un employé qui connaissait de vue notre Prince n'avait observé la scène et ne vint certifier que l'un des deux voyageurs était bien le Prince Albert de Belgique.

Le chef de gare ébahi s'excusa de son mieux pendant que le Prince remonta en riant en voiture.

Le signal du départ fut donné.

Le fils du comte de Flandre s'était amené par l'entrée ordinaire, préférant voyager comme un simple bourgeois.

Et dans cette même Allemagne en 1914, on ne trouva que des paroles de haine à l'égard du roi Albert !

Le Prince héritier voulait se mettre personnellement au courant de son pays.

Sous le nom de « Comte de Rethy », il parcourut les régions agricoles des Flandres, les bruyères de la Campine, le bassin houiller du Borinage, les centres industriels de la Wallonie.

Comme « Comte de Rethy », il parla aux patrons et aux ouvriers, aux industriels, ingénieurs, officiers de marine, agriculteurs, pêcheurs, aux hommes de toutes les classes de la société.

Comme « Comte de Rethy », il descendit dans une mine, il parcourut les usines et les institutions, visita l'école professionnelle réputée d'Armentières.

Le Prince Albert voulait acquérir le plus de connaissances possibles.

Un jour, dans une station du pays wallon, le Prince exprima le désir de faire le voyage à Bruxelles sur la locomotive.

Le chef de station prit immédiatement ses dispositions ; le Prince et son aide-camp montèrent sur la machine, se disant deux ingénieurs autrichiens.

La locomotive s'élança en soufflant et en sautant sur les rails ; les voyageurs étaient loin de se douter quel haut personnage les conduisait.

Le Prince se fit tout expliquer et montra le plus vif intérêt pour le travail du personnel de la locomotive.

Les prétendus ingénieurs autrichiens descendirent à Bruxelles, à la gare de Luxembourg, après avoir récompensé le chauffeur et le mécanicien de façon à leur faire désirer d'avoir souvent avec eux des étrangers de ce genre.

En 1909, le Prince Albert fit un voyage au Congo. Non content de connaître la mère-patrie, il voulait aussi voir de près la colonie. Cette entreprise exigeait beaucoup de courage ; le Prince ne se contenterait pas de visiter les endroits les plus civilisés, mais parcourerait toute la colonie en commençant par Le Cap. Il désirait étudier sur place notre possession en Afrique.

Entre-temps, le Prince Albert avait épousé la Princesse Élisabeth, fille de Charles-Théodore de Bavière. Le dévouement de notre reine est suffisamment connu.

Dans la maison paternelle même, elle avait fait l'apprentissage de la charité. En effet, dans son palais, le duc Charles-Théodore était plus fier de ses connaissances d'oculiste que de ses honneurs et ses titres. Il consacrait la majeure partie de son temps au soin des pauvres en faveur desquels il avait ouvert un Institut ophthalmique, outillé d'après toutes les exigences modernes.

Élisabeth — notre Reine actuelle —, sa seconde fille, était son aide fidèle dans le traitement des malades, et comme telle elle avait conquis tous les cœurs.

La famille de Charles-Théodore et de Marie-Thérèse de Bragança se composait de la princesse Sophie, qui s'adonnait surtout aux études scientifiques, de la princesse Marie-Gabrielle, des princes Ludwig-Wilhelm et François-Joseph.

Marie-Gabrielle et Ludwig-Wilhelm moururent peu d'années avant la guerre.

C'est à Munich, le 2 octobre 1900, que fut béni, le mariage d'Albert et d'Élisabeth. La veille au soir, les sociétés chorégraphiques de la ville étaient venues



Boma, Congo belge, 1909 - S.A.R. le Prince Albert saluant MM. les Juges d'appel.

donner une sérénade aux fiancés qui paraissant ou balcon furent cordialement acclamés.

Après un «*lied de Beethoven*», le délégué de ces sociétés prit la parole. Lui non plus ne prévoyait pas ce qui allait se passer en 1914. Nous extrayons de son discours les quelques lignes que voici :

«*Puisse notre bien-aimée Princesse, sur le point de quitter le séjour de son enfance, aimer infiniment sa nouvelle patrie. Mais aussi puisse-t-elle ne jamais oublier nos forêts sussurantes, nos collines verdoyantes en mai, ni la fidélité des cœurs bavarois.*»



Mariage du Prince Albert et d'Élisabeth de Bavière à Munich le 2 octobre 1900.

Le mariage civil eut lieu dans la salle du trône du palais royal, en présence du roi Léopold II, des parents de la fiancée, la comtesse de Flandre, le prince-régent Luitpold, le roi Carlos de Roumanie et nombre d'autres personnalités. Le baron de Crailsheim, ministre d'État et des Affaires étrangères, présida à la cérémonie en sa qualité d'officier d'état civil et attira l'attention dans son discours sur les relations d'amitié entre la Belgique et la Bavière... Quatorze années plus tard, les soldats bavarois entraient en ennemis dans la patrie adoptée de celle qui, avec son père, fit tant de bien à ce peuple !

Certains envahisseurs s'en rendaient compte, tel par exemple ce vieux militaire rencontré en Flandre et à qui nous parlâmes de notre reine.

Il avait été soigné par son père et lui devait la vue...

«*Et maintenant vous êtes dans son pays en ennemi*», fut notre conclusion.

Et d'un geste désespéré, il haussa les épaules, comme s'il voulait dire «*les puissants de ce monde font des faibles ce qui leur plaît*».

Quantités de racontars circulaient au sujet de la répugnance des Bavarois à se battre, les disputes avec les Prussiens, mais il est certain que souvent les Bavarois ont été mêlés aux atrocités commises et qu'au front ils étaient parmi les plus tenaces.

Affublés des mêmes uniformes, ces militaires avaient fait la haie dans les rues de Munich en 1900 sur le passage du cortège nuptial.

Ce fut à l'église de Tous les Saints que l'archevêque Mgr von Klein bénit l'union. Rappelons ici les paroles prophétiques qu'il prononça à cette occasion :

«*De par la volonté de Dieu, vous porterez un jour la couronne royale, dit-il, en se tournant vers Albert. Puissent votre charité dévouée et clémente, votre bonté paternelle pour vos sujets et vos soins assidus pour leur bien-être, faire votre gloire. Et vous, continua le prélat en s'adressant à l'épouse, puissiez-vous être honorée comme la bienfaitrice des pauvres, la consolatrice des éprouvés, l'image rayonnante de la charité chrétienne.*»

À 2 heures, un dîner de gala, servi dans la maison paternelle, clôtura la cérémonie.

Le vendredi 5 octobre, le jeune couple partit pour la Belgique.

À leur entrée en Belgique, à Verviers, ils furent salués par le bourgmestre Eugène Mullendorf qui leur souhaita la bienvenue au milieu des acclamations de la foule et des sociétés. Où sont-ils ces beaux jours ! L'arrivée à Bruxelles fut triomphale. À travers une population enthousiaste, les voitures se rendirent au palais royal où, au pied de l'escalier d'honneur, la reine Marie-Henriette attendait ses neveu et nièce. Léopold II aurait voulu qu'une escorte militaire les conduisît à la rue de la Régence, mais le comte de Flandre, préférant la simplicité, s'y était opposé et de nouveau les Bruxellois formèrent l'escorte.

Le prince héritier et sa compagne s'installèrent dans l'hôtel de la rue de la Science jusqu'à leur avènement au trône.

Quelques années s'écoulèrent. Au mois de décembre 1909, le duc Charles-Théodore mourut à son château de Kreuz ; à peine les jeunes époux étaient-ils rentrés à Bruxelles que le roi Léopold II tomba mortellement malade.

Le vieux monarque dut subir une opération dangereuse qui réussit parfaitement, et laissa même pendant un moment l'espoir de le sauver. Le Sénat venait de voter la loi sur le service personnel, et le soir même après l'opération le roi malade sanctionna cette loi qui était la réalisation d'un de ses rêves. Sur son lit

de mort, il exprima sa satisfaction à ce sujet... Entrevit-il en ses derniers moments la tempête montante qui allait s'abattre sur la Belgique ?

Il rendit l'âme le 17 décembre à 2 heures 20 du matin.

Le jeudi 23 décembre 1909, Albert fit son entrée dans la capitale, comme Roi, pour y prêter serment devant les Chambres.

Des milliers de personnes se pressaient dans les rues de Bruxelles.

À dix heures, pendant que le canon tonnait, le roi partit à cheval de Laeken en brillant uniforme de lieutenant-général et portant le grand cordon de l'Ordre de Léopold. Le duc de Connaught et le prince Ruprecht de Bavière, entourés d'une brillante escorte de généraux, chevauchèrent aux côtés de notre héritier du trône. De toutes parts, des fleurs furent jetées à profusion sur le passage de notre nouveau souverain et des acclamations sans fin le saluèrent.

À 11 heures, Albert atteignit le palais de la Nation où la Reine et ses fils Léopold et Charles-Théodore, la comtesse de Flandre, les princesses Clémentine et Stéphanie l'avaient précédé.

Le Roi et la Reine firent leur entrée dans la salle archicomble, au milieu des plus frénétiques applaudissements.

Les Chambres présentaient un aspect magnifique : à la place de la tribune présidentielle se dressait le trône, à gauche une tribune avait été érigée pour la Reine, les membres de la famille royale et les princes étrangers.

Les représentants et sénateurs prirent place à leurs bancs ; plusieurs dames se trouvaient dans le pourtour sous la galerie.

À 11 heures, le Président ouvrit la séance.

Le Roi Albert, visiblement ému, prêta serment d'une voix ferme, jurant fidélité à la Constitution et aux lois, à l'indépendance du pays et l'intégrité de son territoire.

Une ovation interminable fut la réponse de l'assemblée.

Le Roi fit alors un signe de la main et, le silence rétabli, il répéta le même serment en flamand.

Après, le Roi lut un discours qui impressionna profondément l'auditoire et qui fut favorablement commenté par les journaux étrangers.

Dans les derniers temps, l'Administration du Congo avait été fortement prise à partie, particulièrement par l'Angleterre. Hélas, comme dans toute colonie, il y existait des abus ; le Gouvernement belge résolut à faire cesser cet état de choses par de sérieuses réformes, ce qui n'empêcha pas certains clans anglais de tenir encore des assemblées retentissantes, dirigées contre notre pays.

Quand le roi Albert, dans son discours du trône, se leva et étendant le bras droit prononça ces paroles : « nul n'a le droit de douter de sa parole », elles furent frénétiquement acclamées et eurent écho à l'étranger. Bien plus que toutes les manifestations, que de longs articles de journaux, cette expression de mâle énergie royale contribua à inspirer une confiance légitime en l'attitude de la Belgique à l'égard de la Colonie et de la population indigène.

Dans un enthousiasme indescriptible, sous les cris de « Vive le Roi ! - Vive la Reine ! » mille fois répétés, les Souverains quittèrent la salle pour se rendre au palais royal, toujours acclamés par la foule.

L'armée et la garde civique défilèrent devant le palais, un ruban tricolore à la baïonnette.

Après le défilé, un vrai cortège reconduisit les Souverains au palais de la rue de la Science.

Ce fut encore le triomphe. Des fleurs furent répandues dans les voitures... les spectateurs agitèrent chapeaux, mouchoirs, drapeaux ; même des grenadiers avaient mis leur colback au bout de leur baïonnette.

« Personne n'a le droit de douter de notre parole... »

Quelle signification poignante ces mots ont-ils acquis sous l'éclat des événements récents !

★ ★ ★

La reine, bien longtemps avant la guerre, était connue pour son incommen-



Le Roi Albert 1^{er}.



La Reine Élisabeth de Belgique.

surable charité et à ce sujet on raconte nombre de faits édifiants. N'était-ce pas elle qui soigna le peintre Laarmans menacé de cécité et qui consola sa mère ?

Une femme, habitant rue de la Pierre à Bruxelles, y vivait en cachant sa misère. La Princesse, qui se faisait une gloire de rechercher et d'aider les pauvres honteux, vint la visiter.

Non contente d'aider les délaissés et les malheureux, elle leur procurait aussi des satisfactions morales. C'est ainsi qu'ayant appris que la femme de la rue de la Pierre adorait la musique, la Princesse vint parfois jouer du violon dans la petite demeure !

On peut admirer ces actes qui témoignent une grandeur d'âme ; et tout homme bien pensant doit s'incliner devant cette humilité.

Le Prince et la Princesse Albert avaient pris l'habitude de réunir, le 31 décembre de chaque année, les enfants de leur personnel subalterne dans l'un des salons de leur palais. Là, les petits recevaient friandises, jouets, vêtements.

Après son avènement au trône, le Roi ne changea pas ses habitudes et conserva cette louable pratique.

Un jour, un jeune garçon découvrit le corps d'un pendu. Le gamin, se souvenant des leçons reçues à l'école au sujet des cas d'asphyxie, etc., et espérant sauver l'homme, se mit en devoir de le détacher et de lui appliquer la respiration artificielle afin de le ramener à la vie. À sa grande joie, il réussit.

Les journaux relatèrent le fait et par leur intermédiaire, la Reine apprît la chose.

Notre souveraine, de tout temps grande amie des enfants, s'intéressa beaucoup au jeune garçon qui avait accompli un acte de dévouement devant lequel bien d'autres personnes auraient hésité, fit rechercher l'écolier qu'on découvrit dans un quartier populaire.

Grand fut l'émoi dans la famille quand on vint, de la part de la Reine, chercher le gamin ! Et sans doute quelque peu ému se rendit-il auprès de sa Souveraine.

La Princesse lui fit raconter tout ce qui s'était passé, loua sa conduite courageuse et lui remit en souvenir une montre en or ornée des portraits du Prince et de la Princesse.

Sa vie durant, le jeune philanthrope n'oublia jamais ce beau jour.

Souvent aussi la Princesse Élisabeth visita les hôpitaux, où elle fit le bonheur de maint petit malade et faible, car non seulement elle leur distribuait des friandises, mais leur parlait comme une mère, et fit paraître sur plus d'un visage pâle un rayon de rougeur.

Quantités de vêtements furent expédiés de son palais aux pauvres. Sur ce point, nous en dirons plus long en corrélation avec la guerre.

Nous savons que le 2 août à 7 heures du soir, le ministre allemand von Bülow remit à M. Davignon, notre ministre des Affaires étrangères, l'ultimatum.

Les ministres et ministres d'État se réunirent d'urgence au Palais de la Nation

sous la présidence du Roi. Il fut décidé qu'on ne laisserait pas passer les Allemands. Toute la nuit, ils travaillèrent et le jour se levait quand ils se séparèrent.

De gros nuages voyageaient dans le ciel.

« Un jour sombre qui se lève » dit le Roi.

À 7 heures, la réponse fut remise au chargé d'affaires allemand.

Nous ne faisons que rappeler les faits.

Ce serait donc la guerre. Dans la matinée du 4 août, le souverain se rendit au parlement, acclamé par la population. À la Chambre, en présence des représentants et des sénateurs, le Roi prononça le discours qui produisit une profonde impression, et conclut par ces paroles : « Un pays qui se défend, s'impose au respect de tous ; ce pays ne périt pas. »



Le roi des Belges se rendant au Palais de la Nation le 4 août 1914.

De chaleureux applaudissements sanctionnèrent ces paroles. Pendant la séance, où les crédits nécessaires furent votés, la nouvelle de la violation du territoire parvint au président.

Le Roi rejoignit l'armée. La Reine transforma le palais en ambulance et visita d'autres hôpitaux, entre autres celui de la Maison du Peuple.

Albert 1^{er} séjourna parmi ses soldats. Un jour, il s'exposa au point qu'un colonel l'apostropha :

- Sire, si vous étiez un simple soldat, je vous gronderais.
- Grondez-moi, colonel, grondez-moi, répliqua le Roi en riant.
- Sire, je vous gronde, riposta le colonel d'un ton sévère.

Le roi obéit et se retira.

A Waelhem, à Tremeloo, des obus éclatèrent à quelques pas du souverain toujours également calme.

Le 17 août, la Reine quitta Bruxelles avec ses enfants et le général Jungbluth, pour se fixer à Anvers, au palais de la place de Meir.

Dans la nuit du 24 août, un zeppelin survola la ville et y jeta des bombes. Un projectile tomba rue des Douze-mois, près de la Bourse, donc pas loin du palais, vraisemblablement destiné à la famille royale.

D'ailleurs en Allemagne on ameuta aussi la population contre la Reine. Ainsi, nous lisons dans un article de la «Deutsche Soldatenpost» (n° du 10 octobre 1914) :

«Dès le début, la reine était associée aux projets du Roi. Elle n'a pas eu un seul mot de reproche pour les horribles brutalités dont furent victimes principalement d'innocentes jeunes filles allemandes à Bruxelles et à Anvers.»

C'est ainsi que la calomnie devait exciter la haine dans les cœurs allemands !

Le 31 août, la Reine conduisit ses enfants en Angleterre, et les confia à un ami du Roi, lord Curzon, ex vice-roi des Indes ; quand elle les sut en sûreté, sa Majesté revint en Belgique et retourna à ses occupations.

Le 7 octobre, à trois heures de l'après-midi, Elle quitta Anvers, tandis que l'armée avait déjà passé l'Escaut. La souveraine traversa le pont de bateaux avec une dame d'honneur, la comtesse de Caraman-Chimay. En auto, au milieu de soldats et de fuyards, elle se rendit à Saint-Nicolas où elle passa la nuit dans la demeure du bourgmestre Van Namen.

Nos souverains logèrent la seconde nuit chez le bourgmestre intérimaire de Selzaete Monsieur De Clerc.

Le lendemain matin, la Reine, se promenant dans le jardin, vit les dernières fleurs. Elle pleura. C'était un triste spectacle, en effet, que celui d'une armée obligée de fuir de son sol natal.

Le 9 octobre, Elle était à Eecloo et le 10 à Ostende. Trois jours plus tard, notre armée dut se replier encore ; les souverains se rendirent à Nieuport-Bains, puis à La Panne.

Nous avons déjà dit comment le Roi avait refusé l'offre d'une riche demeure à Sainte-Adresse. Il se fixa dans une villa sobrement meublée de La Panne.

La Princesse Alice Alexandre de Teck, qui fut plusieurs fois l'hôte de Leurs Majestés à La Panne, disait un jour :

«Je ne comprends pas comment la Reine, si éprise de beauté, puisse vivre entourée de choses si médiocres, de meubles si laids ! Moi, j'en mourrais !»

Élisabeth, en effet, ne changea rien à la disposition de la villa ; même les photographies des propriétaires restèrent en place. Ce n'était pas le moment de songer au luxe alors que tout le pays était si cruellement éprouvé. La souveraine se considéra comme une exilée au même titre que des milliers de compatriotes. C'est dans ce simple refuge que le Roi et la Reine reçurent le secrétaire de la légation américaine à Bruxelles, et c'est là qu'il rédigea son appel au peuple de l'autre côté de l'Océan pour obtenir du secours pour la Belgique martyre. Un deuxième appel adressé aux femmes fut signé par la Reine.

Ce furent alors les jours tragiques de l'Yser. Sur mer, les monitors britanniques firent, par leur canonnade incessante, trembler les carreaux de la villa,

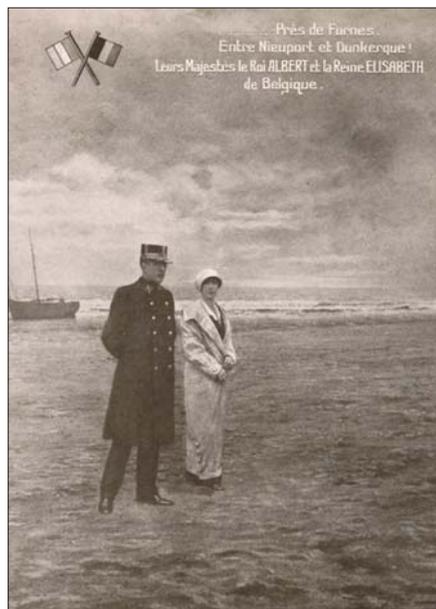


La Reine Élisabeth, infirmière.



Villa où résida la Famille royale pendant la Grande Guerre.

d'où on perçut les lueurs des canons. Les obus sifflèrent au-dessus des dunes, attaquant les Allemands dans le flanc.



Près de Furnes, entre Nieuport et Dunkerque, leurs Majestés le Roi Albert et la Reine Élisabeth de Belgique sur le dernier lambeau de l'héroïque Belgique.

Quelles devaient être les pensées qui s'agitaient dans le cerveau de la Reine?... Quelle immense séparation d'avec ses parents qui habitaient la Bavière.

Et sa propre famille! La vie à Bruxelles et à Laeken avait été si heureuse, parce que la famille royale y avait connu l'intime vie d'intérieur guidée par la charité. Ne vit-elle pas, en imagination, le palais de Laeken où les enfants avaient leur gentil local de jeux, en style flamand, où Léopold, Charles-Théodore et Marie-José avaient chacun leur petit jardin à eux; où elle élevait des poules et des lapins, et des abeilles dont les enfants étudiaient la vie active. Et la chambre où, après avoir pris ses leçons de violon, elle en donnait elle-même à ses enfants, et les salles d'études...

Et maintenant, ses enfants étaient loin, en Angleterre, au domaine de Hachwood, chez lord Curzon.

La souveraine avait à accomplir sa tâche ici: le soin des blessés.

Ces soins laissaient beaucoup à désirer en ces temps-là. Les deux-tiers des objets de pansements, des trains ambulanciers, du matériel sanitaire avaient dû être abandonnés.

À peine la retraite précipitée d'Anvers finie, on devait à nouveau évacuer plus de dix mille blessés d'Ostende vers la France, vers Coxyde et La Panne. Dunkerque était surchargée de blessés; à Calais, on organisa en toute hâte des hôpitaux auxiliaires jusque dans les églises et sur les bateaux. On transporta quantité de malheureux en Angleterre.

Et toujours de nouvelles fournées arrivaient de Nieuport, Lombaertzijde, Saint-Georges, l'Yser, Schoorbakke, Tervaele, Dixmude, et tous devaient rejoindre la même destination par l'unique voie ferrée dont on disposait.

Des scènes atroces se passèrent à la gare de Furnes. On y transforma le collège en hôpital et à La Panne le grand hôtel «Océan» fut choisi comme ambulance.

On manquait de pansements, d'instruments de chirurgie qu'on dût aller chercher à Paris et à Londres. Tout le monde fit de son mieux, mais les soins restèrent forcément incomplets.

Le cœur de la Reine, témoin de ces misères, en saignait.

Quand Gibson, le secrétaire de la légation d'Amérique, retourna à Bruxelles, après sa visite à la Reine, elle le supplia d'engager les médecins à venir rejoindre la partie non occupée de la Belgique, où leur aide était indispensable.

Après la bataille, notre armée présentait un aspect des plus lamentables. Elle manquait de tout, ayant dû abandonner tout l'approvisionnement. Les cadeaux envoyés abondamment de France et d'Angleterre ne pouvaient remédier à cet épouvantable besoin.

Nos troupes étaient sans abris, l'hiver approchait et l'on se trouvait dans une contrée aride.

Elles étaient bien misérablement cantonnées dans les villages, dans les fermes ou dans les tranchées. Peu d'hommes avaient encore l'uniforme primitif: la garnison de Namur revenue par la France avait des képis et des vestes français, des havre-sacs en toile, que bientôt on rencontrait dans toutes les divisions. Ceux qui n'avaient plus de couvre-chef réglementaire — et ils se comptaient par milliers — portaient un chapeau ou une casquette reçu ou réquisitionné chez un civil.

Une paire de bottines convenables était du luxe; un grand nombre ne portait plus que des chaussures trouées, des sabots ou des sandales. Le soldat qui avait eu la chance de dépouiller un Boche de ses bottes n'y avait pas failli et était considéré comme un gentleman. Article de luxe que les chaussettes; heureux ceux qui en avaient découvert dans un magasin de Nieuport ou de Dixmude... Il y en avait même qui avaient des bas «à jour»! Et riche était le soldat qui avait pu obtenir un pantalon kaki d'un camarade anglais!

D'aucuns n'avaient, dans leur accoutrement, plus rien de militaire: avec un complet civil, une veste de paysan, un pantalon de son domestique, une vieille casquette à oreillères faisaient un équipement.



Fin octobre 1914, le roi Albert passe en revue des soldats français à Furnes.

On vit des havre-sacs de toutes les formes et dimensions, même des sacs de femme ; chez d'autres, la gourde avait été remplacée par un bidon en fer blanc ou même une vulgaire bouteille à bière.

Des soldats se promenaient ayant sur leur dos une véritable devanture de magasin : havre-sac, armes, ustensiles de ménage, boîtes, tout un attirail apparemment des inutilités, mais qui viendraient à point dans l'abri où tout le monde s'installait le plus confortablement possible. Le ceinturon avait fait place chez plusieurs pour une écharpe, une corde, un câble, même voyait-on bon nombre de soldats ayant la plaque « Gott mit uns » sur le ventre. Et parmi tous ces soldats accoutrés de cette façon baroque, circulaient des brancardiers en soutane ou avec des vêtements de civils usés, râpés et salis ; des gardes civiques égarés avec le vénérable chapeau-boule ; des aumôniers d'aspect mi-soldat et mi-religieux.



Le Roi des Belges inspectant ses troupes.



Le Roi Albert visite ses troupes au front.



L'ambulance de l'Océan devint un hôpital de campagne belge dès le 18 décembre 1914 à La Panne, à 12 km du front. Il fut installé dans le Grand Hôtel de l'Océan réquisitionné à cet effet.



Sur une plage belge, la Reine Elisabeth accompagnée du docteur Depage et du peintre Verhaeren.

Certains officiers commençaient à porter du kaki et augmentaient encore par leur accoutrement le spectacle fantasque ; les soldats se racontaient que bientôt ils seraient tous habillés de brun... mais cela durerait encore de nombreux mois.

Les uns avaient une vraie couverture pour s'enrouler le soir venu, tandis que d'autres devaient essayer de se réchauffer au moyen d'un vieux tapis, une nappe de table, un store, trouvé quelque part dans une villa.

Tout était à refaire et surtout la réorganisation de l'armée ne pouvait être différée. En novembre, la Reine reçut le concours du savant docteur Depage.

En octobre déjà, ce célèbre praticien était allé organiser en toute hâte l'hôpital Jeanne d'Arc à Calais. Il fallait d'urgence établir une grande installation près du front, pour y soigner les cas graves. C'est ainsi que se forma l'ambulance de l'Océan, dénommée aussi ambulance de la Reine.

Dans le local principal de l'hôtel, on installa 150 lits et à côté on construisit des pavillons pouvant contenir 1.000 lits. D'autre part, on réquisitionna des villas pour maladies contagieuses, pharmacie, laboratoire, magasin à linge, salle de repassage, etc. Des bains où l'on parvint à servir mille soldats par jour furent installés. Les vêtements y furent désinfectés, lavés, réparés et à son départ chaque soldat trouva son équipement tout préparé.

Ce fut la Reine qui prit l'initiative de cette œuvre. Elle avait vu avec effroi toutes les misères et appela par télégramme le Dr Depage.

Ce chirurgien bruxellois bien connu avait étudié spécialement et profondément les blessures de guerre. Pendant la guerre des Balkans, il avait été à Constantinople et depuis longtemps il aurait voulu introduire des réformes dans le service de notre Croix-Rouge, mais toujours il s'était heurté à l'inertie de l'Administration militaire.

Le Dr Depage fut assisté à La Panne par sa femme. Plus tard, celle-ci partit en Amérique pour y recueillir des fonds pour la Croix-Rouge. Ayant recueilli près de 100.000 dollars, une amie lui proposa de retourner ensemble en Europe. Madame Depage lui donna cette réponse sublime : « Je serais ravie de revoir mon mari et mes enfants, mais je veux rassembler d'abord 100.000 dollars. »

Le 1^{er} mai 1915, elle s'embarqua sur le « Lusitania » dont on connaît le sort affreux. Après une première explosion, elle ne voulait descendre dans les canots de sauvetage avant d'avoir terminé le pansement d'un marin blessé. Elle périt.

Son corps, retrouvé sur les côtes d'Irlande, fut ramené en France et enterré en Belgique non occupée, à La Panne.

L'Océan et les alentours devinrent un quartier spécial, où partout flottait et brillait la Croix-Rouge : sur les drapeaux, sur les toits, les fenêtres, les portes, les murs, sur les autos qui allaient et venaient sans cesse.

Jacques Pirenne décrit en ces termes une de ces salles :

« Chambre d'hôtel aux boiseries laquées, aux murs tendus de papier peint où des corbeilles chargées de fleurs voisinent avec de mièvres guirlandes enrubannées.

» Dans cette chambrette si fraîche, si claire, où l'on s'attendrait à trouver une élégante toilette encombrée des mille riens nécessaires à la coquetterie d'une jeune fille, un blessé, la tête enveloppée de pansements, repose sur un lit.



La Reine Élisabeth dans les tranchées. Poilu jouant du violon devant la Reine accompagnée par le général de Ceuninck.

» Une infirmière, dont la chevelure se couvre d'une coiffe blanche, veille au chevet du soldat.

» Voilà des mois qu'il fut apporté ici, affreusement mutilé. C'est un Français. Il faisait son temps de premières lignes à Nieuport, à quelques dizaines de mètres des positions allemandes, lorsqu'un combat à la grenade s'engagea. Sans se soucier du danger, il avait voulu relancer une grenade tombée non éclatée sur le parapet de la tranchée, mais comme il la brandissait d'un geste large, elle éclata. Il s'effondra dans une mare de sang. On le releva, les yeux brûlés, la mâchoire fracassée, le haut du corps sanglant.

» Quand on le descendit de l'automobile de la Croix-Rouge qui l'amenait à La Panne, on désespérait de le sauver. Mais des soins inlassables, un dévouement de toutes les minutes, l'ont arraché à la mort. Il ne connaît point son mal et, confiant, il en attend la guérison.

» Un pansement recouvre ses pauvres yeux éteints qui ne verront jamais plus; la chair brune et morte tombe par plaques. Comme un enfant, on le nourrit de lait, mais il est heureux, il parle, il espère et il confie ses espérances à l'infirmière qui le soigne depuis des mois, toute à son œuvre de charité.

» Voir! voir! il ne pense qu'à cela, il en parle toujours, il s'informe de l'état de ses yeux, il ne sait pas qu'il est aveugle.

» Et la jeune femme, d'une voix qu'elle parvient à conserver calme, réconfortante et douce, l'encourage et le ranime, mais de grosses larmes de pitié tombent de ses paupières.

» De quelles horribles souffrances furent témoins les parois des salles de l'Océan! Et combien, de ceux qui y entraient, se posaient l'angoissante question: y guérirai-je?»



L'église de Dickebusch transformée en ambulance (en hôpital militaire).

Cet extrait nous prouve la pressante nécessité d'avoir un hôpital près de la zone du front. Les blessés furent amenés des postes de secours. Et dans ceux-ci, quelles souffrances! L'aumônier militaire, le Dr E. Elebaers nous en donne une description frappante:

«Le soir (c'était près de Dixmude), le spectacle devint diabolique. Il faut avoir vécu ces horreurs pour s'en rendre compte: c'était une véritable vision du jugement dernier.

» Il faisait nuit noire. Une patrouille devait passer l'Yser. Quelle en serait l'issue?... Un soldat, haletant, s'engouffre dans mon abri: «Aumônier..., vite... un mourant, dans la «caserne»!»

» La «caserne» était une grande position de couverture, en première ligne. En deux minutes, par la tranchée, on pouvait y arriver en temps normal; mais l'obscurité m'empêche d'y voir et la tranchée est démolie. Comment vais-je en sortir?

» «Josse, dis-je à mon ordonnance, vous devez m'accompagner, mon garçon, sinon je n'y arriverai jamais.»

» Quelle odyssée! Tenant mon guide par la main, je me traîne à travers l'eau et la boue d'un trou d'obus dans l'autre. «Couchez», me chuchote Josse. Une fusée allemande monte haut dans le ciel, nous inondant d'une clarté blanchâtre, pendant que des mitrailleuses crachent leurs balles qui passent en sifflant au-dessus de nos têtes. Nous sommes accroupis sur le bord d'un grand trou; un peu en avant de nous, un autre soldat se trouve jusqu'aux genoux dans l'eau. Et puis de nouveau en avant, malgré la nuit noire!

» Aidés des mains et des pieds, nous sommes arrivés... Entrons dans la «caserne».

» À droite, un groupe de soldats du bataillon de première ligne. Ils causent entre eux. À gauche, le docteur, courbé sur le blessé.

» «Aumônier, pas un instant à perdre!»

» Les yeux déjà à moitié éteints du mourant me regardent. Un brancardier-séminariste me dit à l'oreille:

» «Il a déjà prié avec moi.»

» Je l'encourage, lui parle de soumission à la volonté de Dieu, et lui administre les derniers sacrements, ce qui semble le calmer un peu.

» Deux infirmiers transportent le brancard.

» Au-delà de l'Yser, on perçoit des coups secs et durs : un combat de grenades. Notre patrouille aura rencontré les Allemands.

» Et, tout à coup, tous les canons font feu : c'est le feu de barrage. Obus, bombes, au-dessus de la tranchée.

» Dans le lointain, une flamme indique l'emplacement de notre artillerie ; des reflets rouges, plus près, où les shrapnels ennemis éclatent par centaines, par milliers ; c'est un roulement continu où il n'y a pas moyen de distinguer quoique ce soit ; tout tonne et tremble... c'est à devenir fou !

» Un nouveau blessé s'engouffre dans le poste. Il a une figure de l'Enfer de Dante. La face noire de boue, striée de lignes rouges, autour de la tête un bandage, des regards remplis de rage folle, un bras fracturé soutenu, d'une main ensanglantée, tous ses effets déchirés et couverts de terre boueuse. Épuisé, il se laisse tomber dans un coin sur une caisse de cartouches.

» «Je suis vengé... j'ai tué, tué... oh, mon lieutenant, mon lieutenant... ils l'ont...»

» «Du calme, mon garçon» lui conseille le docteur.

» Et à la lueur vacillante d'une bougie, nous pansons sa blessure.

» Un juron, un bond farouche : c'est encore un blessé, et puis un autre, et encore... Effrayant. Encore et toujours du sang.

» Sur une civière, un homme est tranquillement étendu, la jambe perforée, perdant beaucoup de sang. Le docteur s'empresse autour de lui. Les brancardiers coupent ses vêtements ; de leurs ciseaux dégouline le sang, leurs mains sont couvertes de boue et de sang. Lentement, avec des mouvements réglés, le jeune docteur soigne l'horrible blessure donnant des ordres brefs «par ici... un grand pansement... les ciseaux!».

» Les brancardiers assistent, les blessés crient et se lamentent, et pendant ce temps les explosions se succèdent faisant trembler tout autour de nous.

» Assis sur une caisse vide, les pieds dans le sang de nos hommes, en main une bougie, je regarde ce spectacle inhumain.

» «Maman, maman...» gémit à mes côtés le blessé dont j'aide à soutenir le bras fracturé. C'est la réaction qui se produit. Après la brutalité du combat, le mal torturant de sa blessure vient calmer ses nerfs surexcités et réveiller en lui le sentiment de la réalité humaine : ses yeux laissent échapper des larmes d'enfant ; sa voix geint comme celle d'un malade, cette exclamation impuissante : «Maman!».

» Oh ! ce cri à l'adresse de la mère. Si doux jadis, si inopérant à cette heure, dans cette brutale destruction des fruits les plus beaux du sein de la femme.

» À un moment donné, j'ai fermé les yeux, ne voulant plus rien voir ; je n'entendis plus rien si ce n'est une malédiction à l'adresse des responsables de toutes ces choses, malédiction qui fit trembler mon cerveau anéanti de stupeur, au sujet de laquelle maintenant encore mon cœur saigne et prie : «Délivrez-nous Seigneur, de toutes ces horreurs...».

Des postes de secours, les blessés furent évacués en auto à La Panne. Les brancardiers avaient une tâche rude et pénible. Combien de braves soldats n'ont pas succombé à cette plage, jadis lieu de plaisirs et de luxe ! Les cimetières en sont témoins.

L'hôpital anglais, qui envoyait des infirmières jusque sur les champs de bataille, était installé d'abord au Collège de Furnes ; à cause des bombardements, il fut déplacé plus tard à Hoogstaede.

Un troisième hôpital fut créé à Cabour. C'est le nom du propriétaire qu'on donnait à son château situé dans les dunes belges d'Adinkerke près de la frontière française.

Ce parc splendide était en temps de paix une oasis délicieuse dans le désert. Ici aussi, on érigea des pavillons supplémentaires et Cabour devint un lieu de souffrances, ainsi que de grand dévouement, de charité et de sacrifices.



Les premiers soins aux blessés.



Le Roi visitant ses soldats en traitement à l'hôpital Cabour (Adinkerke) en juillet 1915.



L'hôpital militaire d'Hoogstade.

À Duinhoek, près La Panne, on organisa une infirmerie. Journallement, des trains sanitaires partaient de Calais vers les séjours de convalescence en Bretagne, en Normandie, et dans le Midi.

L'Angleterre aussi nous avait aidé dès les premiers jours et là aussi séjournaient de nombreux blessés, choyés et dorlotés dans les lieux de convalescence.

Constamment, la Reine venait visiter les hôpitaux... Le P. Hilarion raconte d'une façon fort spirituelle une de ces visites à Cabour :

«La Reine va venir!»

» C'était la première fois que cette nouvelle circula dans notre hôpital. Tous les hommes de corvée furent mobilisés. Les passerelles furent lavées, et là où depuis nombre de semaines des vides bayaient — où maint talon Louis XV resta accroché — des lattes furent hâtivement clouées.

» Le vent de la mer, fidèle à son instinct indomptable, avait creusé de petits fossés ou formé de petites dunes entre les baraquements; ses méfaits furent effacés au moyen de pelles et de râtaux. Les bacs à ordures furent vidés derrière les salles, le terrain environnant couvert de cendres et de chaux vive. Dans les lazarets, ce fut un époussetage et un nettoyage d'importance; des infirmières, croyant ne pas être prêtes à temps, s'abaissèrent jusqu'à s'armer d'un balai.

» Les malades même devinrent nerveux; ils s'efforcèrent bien de conserver une apparence calme, nos braves jass: ils prétendirent bien «que cela leur était fort égal que la Reine vint ou non» — et que «ce ne serait pas la Reine qui empêcherait qu'ils dussent retourner au front»; ils me suscitèrent d'incessants tracas. L'un demandait des draps propres, l'aviateur exigeait un pyjama frais; trois fois je dus aller à la recherche du coiffeur qui, selon sa peu louable habitude, était introuvable. En fin de compte, miroirs et rasoirs sortirent de partout en maugréant, et ils commencèrent, agités, mais quand même méticuleusement, à faire toilette.

» «Madame la Reine est à la salle XV!»

» La crainte que les «contagieux» auraient été laissés de côté avait paru sans fondement. Le docteur, en toute hâte, vint nous avertir officiellement. Il exprima sa satisfaction au sujet de notre salle — sa salle. Les lits très blancs, les tables de nuit garnies de fleurs, les malades assis le dos contre l'oreiller, les ongles bien nettoyés et les mains propres, des têtes «civilisées». Fébrilement, Madame fit les cent pas. Par trois fois, je l'avais tranquilisée concernant le pli parfait de son voile, le classique des révérences qu'elle essayait par anticipation. Pour ne pas être «dans la foule», j'avais modestement pris place dans un coin. Je n'étais pas du tout à mon aise. Un ami trop zélé avait, à mon arrivée en Angleterre, envoyé aux souverains une copie caligraphiée avec portrait de l'auteur du «België's Kruisweg» et de «l'Attente». Le secrétaire de la Cour y avait répondu par un mot très courtois, mais banal, «Figure-toi un peu, me disai-je en tremblant, que la Reine te reconnaisse!»

» Bruit de pas sur le plancher. «Une chambre d'isolement pour diphtérie» fit la basse du colonel. Notre docteur, entré le premier, me lança, avec un geste autoritaire: «À la cuisine, vous!».

» Adieu, vache, cochon, couvée! Et avec ma barbe pointue, mes lunettes étincelantes, mon tablier luisant, je me vis repousser de ma propre position.

» Je m'étais proposé d'écrire à la maison une lettre intéressante au sujet de cette visite royale et pour cela je laissai la porte de la cuisine entrebâillée: mais je ne puis distinguer que les pieds de deux lits et le dos.

» Ma patronne, évidemment, était sous forte tension. Dans les dunes, elle était allé cueillir un bouquet de végétaux anonymes qui, à la rigueur, pouvaient faire fonction de fleurs. De son propre salon, elle avait pris nappes et serviettes pour en garnir les tables maculées. Elle m'avait fait nettoyer les carreaux avec de l'éther et de l'amoniaque. Sur le bain, où on avait caché le fatras le plus hétéroclite, elle avait jeté sa propre courte-pointe à fleurs.

Avec tout ce remue-ménage, elle avait presque oublié sa toilette. Pendant que je ferais le guet pour annoncer à temps la visiteuse royale, elle s'était enfermée dans la pharmacie pour manipuler la houppé à poudre de riz et échanger son écharpe de coton contre une en soie.

» Et pour rendre à César ce qui lui revient : moi aussi j'avais jugé bon de tailler ma barbe comme le Bon Pasteur : en deux pointes, de me laver copieusement la tête, de frotter l'or de mes lorgnons avec du «sidol». Avec une blouse blanche, et tablier de même couleur, d'où les plis n'étaient pas encore effacés, je me promenai majestueusement sur les passerelles.



La Reine Élisabeth en visite à l'hôpital de campagne «Océan» à La Panne.

» La Reine visita la salle XIII. À la porte, un gendarme attendait, chargé des cadeaux de Sa Majesté : pour chaque malade un paquet de chocolat et un de cigarettes. D'autres infirmiers, tout aussi consciencieusement parés et repassés que moi, flânaient aux environs. Nous taquinâmes le P.P. pour savoir si nous aussi recevions des cadeaux : mais en réponse, il nous lança des boîtes vides à la tête. De loin, nous jetâmes, par les portes ouvertes, un regard dans les salles. Nous distinguâmes comment la Reine, en toilette gris clair et coiffée d'un chapeau très simple, fut conduite par le colonel, képi en main, d'un lit à l'autre. La Reine tendit la main aux hommes, parla un instant avec eux, leur donna un petit paquet et alla plus loin.

» J'entendis comment le colonel présenta les maladies — car pour un colonel, un homme c'est une maladie.

» Au départ, la Reine lança un coup d'œil par l'entrebâillement ; un instant, elle me voit, me dévisage de la tête aux pieds... et la voilà partie.

» Madame entre piteusement dans mon appartement. «Pas un compliment pour ma salle ! rien qu'un gracieux petit salut de la tête». «Il faudra finalement croire — dit-elle — que le lieutenant avait raison en disant qu'ici nous ne comptons pas : il n'y a que les blessés qui sont intéressants !»

» Les soldats eux, sont heureux, ils se montrent leurs cadeaux.

» «La Reine m'a demandé, jubila l'aviateur, depuis combien de temps j'étais déjà au front. Qui sait si je ne vais pas obtenir une carotte à l'arrière !»

La Reine et aussi le Roi firent encore de nombreuses visites à notre installation, à la plus grande joie de nos malades. C'était pour moi chaque fois l'occasion d'aller fumer une pipe entre les baraquements.

Notre souveraine alla jusqu'à la ville bombardée et à moitié démolie d'Ypres et, du haut du Mont Kemmel, elle vit la Flandre ravagée. Ypres se trouvait cependant dans la zone anglaise.

Notre front allait jusque près de Boesinghe au canal.

Plus d'une fois, S.M. Élisabeth a pansé des blessés de ses propres mains.

«La Reine a été à mon lit et a renouvelé mon pansement» écrivit un soldat à ses parents. «Je m'éveillai et vis près de moi une dame accompagnée d'une infirmière. Je crus d'abord que c'était une religieuse habituelle. Lorsqu'elle me demanda si je souffrais beaucoup, je levai les yeux et reconnaisai la visiteuse : c'était notre souveraine. Je lui dis que le pansement à la tête était trop serré et aussitôt elle se mit à le défaire. Elle était si calme et si simple... oui beaucoup plus simple que certaines infirmières. Le pansement refait me soulagea grandement.

» La Reine me demanda mon nom, d'où je vins, et comment je fus blessé ; je lui répondis tout à fait à l'aise. En s'en allant, elle me serra la main.»

D'après des témoignages, la Reine a aussi fermé les yeux à des soldats mourants.

Par son dévouement sans bornes, elle mérita le nom de «Mère des soldats».

Oh ! nous n'écrivons pas cela pour idolâtrer des hommes ni pour honorer servilement des princes, mais nous pensons aux courts voyages d'autres souverains et aux grands articles dans toutes sortes de journaux parus à ce sujet.

Élisabeth resta sans cesse près du front, humble dans le pays ; quelle bonté se dégageait de sa petite villa et de ses œuvres !

Le Roi aussi prit en pitié les pauvres enfants du pays de l'Yser.

Bien des habitants restèrent dans la zone dangereuse, pour protéger leur bien, conserver leurs possessions, ou faire le commerce.

La plupart des demeures avaient été transformées en magasins, de vrais bazars, où dans un espace des plus réduits les marchandises les plus diverses étaient entassées et où les soldats étaient les seuls bons clients.



La Reine au milieu d'enfants recueillis par l'A. G. M. B. à Wizernes (Pas-de-Calais), en avril 1916.

Maints enfants avaient été blessés par des éclats d'obus et plusieurs avaient été tués. Et puis les dangers moraux ne devaient pas être dédaignés. Car le mot courant «c'est la guerre» excusait l'immoralité de ces tristes temps.

Et des enfants vivaient dans cette atmosphère malsaine, alors que tant d'écoles étaient envahies par l'armée. Aussi trouva-t-on des parents qui exploitaient leurs enfants. Les gens vivaient sous un régime sévère et essayaient de trafiquer et de frauder de toutes les façons, y employant même les enfants qui parvenaient plus facilement à pénétrer partout.

Il était plus que temps de songer aux petits et pour les sauvegarder, on les rassembla dans des colonies, en arrière du front, ou plus souvent en une contrée de la France. La Reine protégeait cette œuvre, envoyait des vivres, des jouets, des vêtements, visitait les installations.

Pierre Loti dans son livre «Court intermède de charme» donne une description émouvante que nous reproduisons ici :

«Après trois quarts d'heure d'auto, j'arrive au village où les souverains se sont réfugiés, sur un dernier lambeau de leur Belgique saccagée, et voici les villas royales sur les dunes, tout au bord de cette mer qui sommeille.

» Dans le salon modeste où l'on me fait entrer d'abord, j'entends venir d'une pièce voisine le plus imprévu et le plus drôle de tous les tas ; on dirait la récréation d'une école très nombreuse, des rires et des cris d'enfants, des sauts, des chansons ; je crois même que l'on danse des rondes, sur un vieil air flamand chanté en chœur par une quantité de petites voix cocasses.

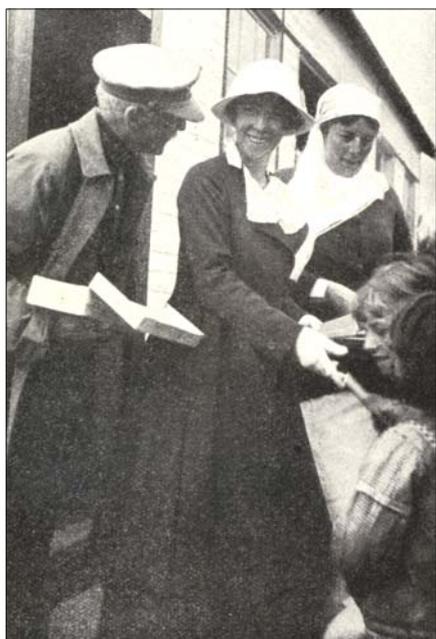
» Très modeste aussi le salon où S.M. le roi Albert me reçoit, avec sa cordiale bienveillance et sa parfaite bonne grâce. Quand je me suis acquitté de la mission dont j'étais chargé par mon général, Sa Majesté me dit, pour charmante formule de congé : «Vous aviez aussi demandé à voir la Reine. Venez, je vais vous conduire auprès d'elle.»

» Nous sortons alors dans l'enclos, moitié jardin très pauvre en fleurs, moitié petit parc où les pas s'étouffent dans le sable des plages et que surchauffé aujourd'hui l'étonnant soleil. La Reine, tout de suite je l'aperçois là-bas, entourée, submergée dirai-je presque, par une centaine de très jeunes enfants.

» Il y a seulement quatre grandes personnes, au milieu de cette foule de tout petits : elle, la Reine, qui est la seule silhouette bleue, toujours ne ressemblant à aucune autre ; sa dame d'honneur vêtue de jaune-pensée, et deux bonnes sœurs aux aspects archaïques. Sa Majesté daigne faire quelque pas à ma rencontre, comme vers quelqu'un de déjà connu, et rien ne pouvait me toucher davantage. J'avais presque une appréhension de cette entrevue, comme chaque fois qu'il s'agit de retrouver des êtres, ou des lieux ou des choses dont on a été particulièrement charmé jadis. Mais non, Sa Majesté me réapparaît aussi exquise et jeune, dans son costume simple en mailles de soie bleue, les cheveux emprisonnés dans une sorte de petit turban, en gaze également bleue qu'attache une épingle à tête de saphir. Mais le bleu qui éclipse tous les bleus, c'est toujours celui de ses yeux limpides.

» Les petits enfants vont s'en aller, paraît-il ; c'est eux, bien entendu, qui menaient ce beau ta quand je suis arrivé : cinquante petites filles aux costumes tous pareils, cinquante petits garçons en uniforme de soldat formant une armée lilliputienne. Orphelins de la guerre, tous échappés par miracle aux tueries boches, ils font partie de cette légion de petits abandonnés que la Reine a recueillis pour filleuls et pour qui Elle a fondé des pensionnats, dans des lieux abrités — ou à peu près, autant que possible enfin —, abrités des obus barbares.

» Tous les dimanches, des voitures lui en apportent une centaine, qui à tour de rôle viennent passer ici une journée de grande liesse, à manger des gâteaux, boire du chocolat, danser, chanter, se rouler sur les dunes et faire des pâtés de sable. Donc, c'est l'heure pour eux de repartir, et les deux religieuses les mettent en rang ; elles sont plutôt vilaines, et vulgaires, les pauvres, surtout auprès du fin visage de Sa Majesté, mais quand même sympathique avec leur air joyeux et leurs braves yeux candides ; je les soupçonne fort du reste d'avoir chanté les rondes, elles aussi, et peut-être même de les avoir dansées. Les petites filles, avec une révérence, disent à la Reine : «Bonsoir, Majesté!». Les petits soldats lillipu-



La Reine distribuant du chocolat aux enfants.

tiens font au Roi le salut militaire en lui disant : « Bonjour, Sire ! ». Et ils partent, entonnant une chanson de route, que l'on continue d'entendre en decrescendo, à mesure que s'éloignent les voitures qui les emportent. »

★ ★ ★



La Reine Élisabeth distribuant des secours aux habitants d'un village bombardé près de Furnes en juin 1915.

L'écrivain fait erreur en disant que tous étaient orphelins. Nous savions déjà qu'on éloignait autant que possible les enfants de la zone du front. En France aussi, il y avait plusieurs colonies.

Johannes Jörgensen en parle et décrit de la façon suivante une colonie aux environs du Havre (« Dans l'extrême Belgique ») :

« Nous sommes une petite troupe qui visitons les colonies scolaires belges aux environs du Havre. On a le choix entre plusieurs : Caudebec, Sassetot-le-Mauconduit, Ouville l'Abbaye, Barentin.

» Le choix tombe sur ce dernier endroit et, en automobile, nous quittons Le Havre. Nous passons devant les braves territoriaux qui gardent la route au sortir de la ville ; ils mettent leurs baïonnettes en travers et nous obligent à nous arrêter ; le chauffeur montre ses papiers. Puis nous sommes libres et nous partons à une vitesse de 60 à 70 kilomètres sur la grande plaine normande.

» Cependant on me donne des renseignements sur ce que nous allons voir.

» C'est le 22 octobre 1915 que 96 orphelins de l'Yser abandonnèrent la Belgique ; 74 d'entre eux avaient moins de 7 ans ; le plus jeune avait 2 ans ; plusieurs avaient été blessés par des obus qui étaient tombés près d'eux et dont les éclats les avaient atteints ; ils avaient une telle peur des Allemands que dès qu'ils voyaient un uniforme ils se mettaient à pleurer.

Quelques sœurs de Notre-Dame, venues de West-Roosebeke, les suivirent. Ils arrivèrent au Havre, dans quel état ! et M. Berryer, le ministre belge de l'Intérieur, s'occupa d'eux. Il organisa les deux dépôts, celui du Havre pour les vêtements, celui d'Yvetot pour les vivres.

» Le gouvernement français donne à chaque enfant cinquante centimes par jour ; avec la plus grande économie, ils coûtent soixante-dix centimes. Ils s'agissait de se procurer ces quatre sous par jour et par enfant. Puis il fallait avoir des maisons, s'assurer des conditions de salubrité, savoir si l'eau était bonne, etc., enfin avoir des religieuses et un prêtre pour les besoins spirituels de la colonie.

» Aujourd'hui, grâce à Dieu, les pires difficultés sont surmontées ; il y a plus de vingt colonies marchant bien. Les paysans des environs s'intéressent aux enfants ; ils envoient tantôt un morceau de lard, tantôt un sac de pommes de terre. Un médecin militaire s'occupe de la santé ; il va en automobile d'une colonie à l'autre ; en ce moment, il est en train de visiter la bouche des enfants ; nous le rencontrons à Barentin...

» Nous suivons un chemin détrempé au milieu des champs, entre des arbres. On aperçoit des touffes de primevères jaunes dans les prés dont l'herbe est encore fanée ; des coudriers avec leurs chatons balaient les glaces de l'automobile ; nous nous arrêtons devant une maison seigneuriale, le château de Malaise où est abritée la colonie Barentin.

» Il est près de quatre heures ; on nous conduit tout de suite prendre un goûter. On nous le sert dans la chambre où travaillent les religieuses, une vaste pièce claire avec deux grandes fenêtres à petits carreaux, garnies de géraniums en fleurs ; sur la table couverte de toile cirée sont posés de grands pots remplis de café et de lait chaud et des plats où s'empilent les tartines de beurre. Il y a du feu dans le poêle ; on a presque l'impression d'un rayon de soleil, tant la pièce est claire. Devant la fenêtre, elles sont assises et travaillent, les religieuses, replètes, fraîches, avenantes ; leurs yeux rient, leur sourire brille et elles parlent entre elles le flamand si beau, si fort, si naïf, que je n'ai pas entendu depuis bien longtemps. Elles sont joyeuses comme des jeunes filles, heureuses comme de jeunes épousées, sérieuses et bonnes comme des mères.

» Et ce sont les mères d'une grande famille. Ces quatorze religieuses ont 136 enfants à soigner.

» Le goûter fini, nous parcourons le château qui est organisé comme un grand pensionnat. Nous visitons les dortoirs, qui chacun comptent seize lits et qui occupent tout le premier étage. Cela fait une singulière impression de voir

ces rangées de lits de fer avec leurs rideaux blancs installés dans ces salons de réception aux boiseries dorées et aux cheminées ornées d'anges bouffis. On nous montre le réfectoire, la cuisine, le vestiaire.

» Partout l'ordre, la propreté et des sœurs qui travaillent.

» «Mais où sont les enfants?» demandons-nous. Ils sont à l'école, et on nous conduit dans une aile où se fait l'école.

» Nous entrons; une bouffée de cette ardeur particulière à une classe nous arrive dès le seuil; c'est une des plus jeunes.

» Des rangées et des rangées de petites têtes d'enfants flamands derrière de petites tables peintes en noir, assis sur des petits bancs, nous sourient.

» Elles sont gracieuses, ces têtes rasées avec des yeux brillants comme des cerises et de petites bouches rouges.

» Quand nous franchissons la porte, elles chantent; elles s'interrompent: tous les yeux et toutes les bouches rient, toutes les petites mains s'agitent en l'air pour saluer et toutes les lèvres crient en chœur, un chœur qui n'est pas à l'unisson, mais s'enchevêtre: «Maman Carton! Maman Carton!». Cinquante petites mains se tendent vers elle et il lui faut parcourir tous les rangs et serrer toutes les petites mains.

» La sœur qui fait la classe attend en souriant que cette explosion de joie soit passée. Alors elle invite les plus avancés de ces petits bonshommes à montrer ce qu'ils savent faire. On leur apprend à lire en français et en flamand; ils disent des fables.

» Voilà encore une preuve du souci constant de notre Reine: les enfants de l'Yser, dont plusieurs étaient très jeunes, oui trop petits pour saisir toute l'étendue de leur malheur.»

Mais, comme bien l'on pense, c'étaient surtout les colonies en deçà de la frontière qui profitèrent le plus de la munificence royale.

En 1917, nos souverains se fixèrent dans une ferme des Moères.

Cette étendue de terrain se trouve entre Furnes et Hondshoote et se composait jadis de deux nappes d'eau, les grandes et les petites Moères, qui asséchées furent transformées en terres cultivables, appelées dorénavant Moères belges et Moères françaises. Une église de la commune des Moères françaises est située de l'autre côté de la frontière.

Le Roi et la Reine résidaient dans les Moères belges. Les soldats, qui se moquent de tout et cachent sous des aspects rudes de nobles sentiments, avaient vite fait de donner un sobriquet au Roi.

Pour tout d'ailleurs, ils avaient une façon propre de s'exprimer.

Un médecin s'appelait vétérinaire, un brancardier égorgueur de blessés; dans le langage imagé des combattants, les tués passaient à la 7^e division (or, il n'y en avait que six à l'armée belge), et cette 7^e division se trouvait à La Panne au grand cimetière militaire. Les grenades à main étaient des oranges; mitrailleurs égalaient à meurtriers, les gendarmes s'appelaient «piottenpakkers» ou tout bonnement «P.P.». Un obus de gros calibre qui passait en hurlant au-dessus des tranchées était le train bloc. Même le drapeau du régiment n'échappait pas et se dénommait le mouchoir ou la loque. La Belgique non-envahie, le coin que la lyre de tant de poètes chanta en des termes les plus élevés, devenait dans la bouche des soldats, tout simplement la colonie aquatique et, pittoresquement, ils disaient: «Notre pays est déjà si petit et il se noie encore», «Groene Pier» était certain ministre de la guerre, ainsi désigné, prétendait-on, à cause de sa mine renfrognée et sévère; un chemin de fer Decauville devint bientôt un Broqueville et on entendait dire parfois: «nous allons aux tranchées en Broqueville».

Le capitaine ou le commandant était «le capiston», l'adjudant devint «adju-pette»; les officiers en général étaient connus sous le pseudonyme «d'étoilés» ou parfois aussi «dorés sur tranche». Le porteur de binocles était un observateur, le masque anti-gaz une muselière, le bonnet de police, qui se laissait facilement plier, un portefeuille.

Tout avait sa dénomination spéciale. Le brancardier Is. Evermar Van Moere rassembla toute une collection d'expressions militaires dans ses «Soldatenleven»



Le couple royal fut très souvent représenté sur des médailles.

(Vie de soldat), qui fut honorée d'une préface flatteuse du poète et critique flamand bien connu Cyriel Verschaeve.

Ce fut à la ferme des Moères que Madame Terlinck, chargée par la Reine de recruter pour le navire-école, amena les jeunes pêcheurs.

La Souveraine reçut les jeunes gens et demanda à chacun si, de leur libre volonté, ils voulaient quitter leur demeure. Et ce départ, évidemment, se faisait avec le consentement des parents.

De là aussi, la Souveraine se rendit souvent aux hôpitaux et colonies d'enfants et le Roi à son Etat-major de Houthem.

Houthem est un petit village, près de Furnes, caché avec sa vieille église néo-gothique et son presbytère des temps passés.



Grand-place de Furnes avant le bombardement. Revue passée par le Roi Albert.

Le 1^{er} novembre 1914, Furnes fut bombardée par les Allemands, et c'en fut fait de la sécurité de la petite ville, jusqu'alors le siège du grand quartier général.

L'état-major se réunissait à l'hôtel de ville.

Dans la grande salle de cet édifice, le roi Albert décora le courageux Kogge, l'inspecteur des wateringues, qui avait si précieusement secondé l'armée pour inonder la vallée de l'Yser. Au marché de Furnes, le Souverain décora le drapeau du 7^e régiment de ligne et les soldats de ce régiment qui s'étaient si courageusement battus près de Saint-Georges, et leur adressa la parole. Le 3 novembre, le 7^e devait retourner dans la fournaise près de Lombaertzijde et en revint affreusement décimé.

À Furnes aussi, le Roi passa en revue les troupes de la division Grossetti, les premières venues à notre aide, en ces sombres jours d'octobre 1914. Là encore, le Roi, en présence

du président Poincaré et du Roi Georges d'Angleterre, assista à des défilés.

À ce même hôtel de ville enfin, le général Wielemans, après la prise de Ramscappelle et au moment où la détresse de l'armée était à son comble, soumit à la signature du Roi le projet d'ordre de repli général.

Projet seulement, mais dont l'exécution pouvait devenir nécessaire d'un moment à l'autre. Des troupes s'étaient déjà retirées en désordre jusque près de Furnes et les fugitifs répandaient la sinistre nouvelle: «Les Boches arrivent!».

Et en effet, le sort du coin de la Belgique resté libre ne tenait qu'à un fil.

«Oh! si mes troupes pouvaient faire encore un effort, dit le Roi. Ce n'est probablement plus qu'une question d'heures.»

...Aidée des Français, l'armée belge reprit Ramscappelle et conjura le danger. Le quartier général, dont certains bureaux étaient déjà transférés à Poperinghe, put rester.

Mais Furnes fut bombardée. Le premier obus tomba dans l'hôtel «De Nobele Roos», où des officiers dînaient. Des civils furent tués et blessés, des maisons démolies et au début de 1915 le grand quartier général déménagea pour Houthem où il établit son siège principal au presbytère. Le bureau du curé fut destiné au Roi et en son absence le prêtre pouvait en faire usage.

Les bureaux furent installés dans différentes maisons du village, des baraquements furent construits; on y installa un appareil de télégraphie sans fil et Houthem devint ainsi un centre important où Foch et d'autres grands chefs alliés passèrent de temps en temps.

La commune continuait à être habitée et beaucoup de villageois y menaient une pénible existence.

Le Roi vivait parmi ses soldats et parlait volontiers avec eux.

Un jour, il rencontra une corvée avec la soupe. Il arrêta les hommes, les questionna et goûta de la soupe. Une autre fois, il vint à Pervyse.

Là résidaient, dans un abri, deux dames de la Croix-Rouge britannique qui rendirent de nombreux services à nos soldats. Conduisant elles-mêmes leur



Le Roi Albert et le Général Joffre (au G.Q.G. belge en Flandre).



Le Roi assiste à l'inhumation du Général Wielemans à Houthem en janvier 1917.



Le Roi Albert 1^{er} sur le front en 1916.

auto, elles s'approchaient le plus possible de la première ligne pour quérir les blessés. Dans leur abri, elles avaient un soldat qui leur servait d'ordonnance. Il était chargé entre autres de surveiller un petit chien auquel ces dames tenaient beaucoup et pour que le caniche ne s'échappe pas il exigeait que la porte du local reste fermée.

Un jour, quelqu'un entra et oublia de fermer la porte. Notre gardien, exaspéré sans doute par les répétitions constantes — car sans cesse des soldats venaient demander aux Misses quelque boîte de cigarettes —, cria à l'adresse de l'intrus, en termes militaires :

« Imbécile, ferme donc la porte ! »

Et l'« imbécile » n'était autre que le Roi qui obéit d'ailleurs de bonne grâce au soldat plus honteux qu'un renard qu'une poule aurait pris. Pour le reste, le roi Albert ne fit plus allusion à rien et conversa avec les infirmières.

Au sujet de la soupe dont nous parlions, nous lisons dans l'« Écho de Belgique » — journal belge qui paraissait en Angleterre —, la lettre de soldat suivante :

« Nous étions de garde à la côte. J'étais installé avec mes hommes à La Panne, au Casino.

» Dans l'après-midi, ils allèrent porter la soupe aux différents postes, et en chemin ils rencontrèrent le Roi et voici l'histoire :

» Le Roi les accoste.

» — Ah, où allez-vous ?

» — Porter la soupe au petit poste, mon Roi.

» — Porter la soupe ? Tiens, avez-vous une cuiller, je voudrais bien y goûter !

» — Nous n'avons que la louche, mon Roi.

» — Ça ne fait rien, donnez toujours.

» Et le Roi simplement but la soupe à même la grande louche.

» — Elle est excellente, dit-il. Merci.

» Et le Roi continua sa promenade. J'aurais voulu assister à cette scène. Le lendemain, nous le rencontrâmes en allant à X... à cheval, accompagné d'un officier. »

D'une autre lettre, ceci :

« Dernièrement, notre Reine était venue aux tranchées et le hasard voulut qu'à ce moment précis les Allemands se mirent à bombarder de ce côté.



Sur l'Yser, après avoir passé les troupes en revue, la Reine est allée en première ligne.

» En un rien de temps, la Reine était en pleine zone bombardée. Un officier soucieux la pria de vouloir se réfugier dans un abri ou dans la tranchée, mais, ironiquement, elle lui répondit :

» « Oh, je suis si mince que les balles ne me toucheront pas. »

» À la fin, le bombardement devenant de plus en plus intense, sa Majesté finit par céder aux instances de son entourage et alla s'asseoir dans la tranchée sur un sac.

» Après le départ de la Reine, les soldats se battirent pour posséder le sac où elle s'était assise et le vainqueur le conserve toujours précieusement.

» « Le gouvernement ne reverra plus ce sac-là », avait-il déclaré solennellement. »

« Le lendemain, écrit un soldat, à 9 heures déjà, les Boches bombardaient ferme et ils avaient visé juste car du premier obus nous avions six blessés ; ils furent soignés et transportés et tout rentra dans le calme.

» À trois heures, on annonce de tous côtés : « Le Roi ! le Roi ! ».

» Tout le monde se précipite pour voir si ce n'est pas un canard, qui abondent par ici à l'Yperlée, mais non, c'est bien la vérité : voilà le Roi.



Le Roi Albert dans une tranchée avancée.

» «Ça va bien, Révérend?» demande-t-il à l'aumônier.

» Une poignée de main, un salut par ci, un mot par là, et ainsi le Roi passe dans les tranchées. Tout le monde en parlait encore tout en fumant la pipe, assis dans nos tranchées, quand tout à coup une grenade éclata à quatre cents mètres de nous.

» «C'est de nouveau la «Maison du Passer» qui encaisse», expliquèrent les soldats, et tous ceux qui se trouvaient de ce côté de rattrapper par chez nous.

» Pendant le quart d'heure que dura le bombardement, bien 200 bombes et grenades se succédèrent à peu près au même endroit, faisant d'énormes trous dans la terre.

» Sans doute l'Allemand se rendit compte qu'il tirait sa poudre aux moineaux, car bientôt il cessa.»

Il est certain que le Roi et la Reine étaient souvent dans la zone dangereuse aux moments des bombardements.

Nous l'avons dit plus haut, les soldats ne s'adonnaient pas à l'adoration des hommes et ils jugeaient tout de leur jugement calme et pondéré.

Mais tous témoignent avec reconnaissance de la touchante simplicité de nos souverains.

Oh! oui les soldats avaient beaucoup de respect pour eux.

Cela résulte des nombreuses lettres dont nous en avons déjà cité quelques-unes. Lisons encore cette missive toute de simplicité et de naïveté :

«Chers parents, frères et sœurs,

» La présente pour vous donner de nouveau quelques nouvelles. Moi, chers parents, je vais toujours bien. Je suis toujours avec courage mon régiment. Oui, je suis fier d'appartenir au 12^e de ligne car c'est le plus beau régiment. Il s'est vaillamment comporté, dans tous les combats auxquels nous avons participé. Dernièrement, quand nous étions au repos, nous avons eu une grande prise d'armes pour le Roi, ce qui était très beau. Notre régiment était rassemblé dans une grande plaine, quand le Roi, la Reine et le Prince Léopold sont arrivés.

» Alors le Roi a pris la parole pour nous rappeler tous les combats auxquels nous avons participé. Oui, il parla aussi de la bataille de Dixmude, où nous avons remporté la victoire et où notre drapeau fut décoré.

» Car, non, je n'oublierai jamais comme nous nous sommes battus là. Nous y avons perdu beaucoup de monde, mais tout autour la terre était grise d'uniformes boches. Nous y avons lutté pendant six jours au milieu des incendies et sous les bombardements. Nous l'avons eu dur aussi en d'autres endroits encore. Et pour cela, notre régiment est si bien vu ici par notre Roi.

» Le Roi a aussi confié son fils aîné, le Prince Léopold, à notre régiment: nous sommes donc le régiment royal. Alors nous avons défilé devant nos Souverains. Notre Prince était dans les rangs comme simple soldat. Et aussi nous défilâmes avec le Prince qui se trouvait au premier rang de la 1^{re} compagnie.

» Alors, chers parents, n'êtes vous pas fiers non plus d'avoir un fils qui défend sa patrie dans un aussi beau régiment? Maintenant, chers Parents, la guerre dure longtemps n'est-ce pas? L'hiver est passé, mais nous avons eu bien souvent froid dans les tranchées sous la pluie et quand il gelait! Mais je n'ai jamais perdu courage. Je savais bien que quelqu'un était avec moi pour me protéger. Oui, bien souvent dans les combats, j'ai prié, le fusil en main: «Oh, mon Dieu, conservez-moi dans ces temps épouvantables.»

» Oui, chers parents, puisse Dieu me conserver jusqu'à la fin de cette guerre pour que je puisse revenir sain et sauf parmi vous. Ainsi soit-il.» Piet VLIEGER

Quelques temps après, ce courageux soldat fut tué. Nous apprîmes sa mort par l'annonce mortuaire suivante :

«Par la présente, nous remplissons le pénible devoir d'annoncer la mort de notre regretté fils, frère et gendre

Piet VLIEGER

soldat au 12^e régiment de ligne

tombé pour la patrie le 1^{er} décembre, mort à l'ambulance de l'«Océan» à La Panne.»



Le prince Léopold, sous l'uniforme de soldat au 12^e de ligne le jour de son incorporation (le 5-4-15).



La famille royale quitte Anvers le 31 août 1914.

Nous ne pouvons passer sous silence ce que nous écrivions pendant la guerre, au sujet des tristes jours de la retraite d'Anvers :

« Les Allemands prétendaient que notre souverain avait fui en Angleterre.

» Non, notre Roi n'était pas parti en Angleterre. Tout à coup, il apparut à Eecloo, entre Gand et Bruges. Il y logea avec la Reine chez le sieur Pussemier, rentier dans la rue Boelaer. Deux gendarmes dormaient dans le corridor et devant la maison était placé un poste. Le Roi était harassé et le lendemain vers midi seulement il continua le voyage. Accompagné d'une douzaine de gendarmes, il partit à cheval par la vieille route de Bruges et Raveschoot, vers Maldegem. Ses traits étaient soucieux. Le souverain et son escorte galopèrent à travers les bois, superbes en ces jours d'automne, « comme si la Flandre, m'écrivait un peintre-soldat, voulait se faire admirer une dernière fois, en guise d'adieu, dans toute sa splendeur ».

» Le voyage d'Albert était imposant dans toute sa simplicité.

» Cédant à la force, il avait dû abandonner Bruxelles, Anvers, palais et dernier retranchement. Et qui ne comprend pas que parfois, sous le poids du chagrin, il ne courba la tête ? Qui nous dira si, dans un sentier champêtre, des larmes ne lui sont pas venues aux yeux ? Cependant, grand était celui qui perdit le trône, mais conserva l'honneur, étonnant l'Europe par son courage élevé, par sa vaillance personnelle et celle de son armée qu'il inspira depuis le premier jour.

» Inspira, oui, car n'était-ce pas significatif, que la plupart des lettres de soldats, après de touchantes et cordiales paroles aux parents, à la femme et aux enfants, se terminaient par le cri de : « Vive la Belgique et vive notre roi Albert ! ».

» Non ce n'était pas un fugitif, là-bas sur la route de Bruges, où des habitants de cabanes qui le reconnaissaient, le saluèrent avec affection..., c'était céder temporairement à la force, car à l'Yser le chef de l'armée non vaincue redressa la tête et clama : « Résister, coûte que coûte ! ». Dix-huit mois se sont écoulés depuis et le roi Albert n'est pas en Angleterre, mais toujours en Belgique.

» Peu de temps après, son épouse, la Reine Élisabeth quitta aussi la petite ville d'Eecloo. Elle partit en auto, en costume de voyage, tenant sur ses genoux un chat blanc. Amicalement, les bourgeois la saluaient au passage. Un garde-civique belge fila en motocyclette pour prévenir la milice citoyenne d'Eecloo, campée près d'Adeghem.

» « La Reine va passer à l'instant » annonça l'estafette.

» Personne ne l'avait commandé pour cela, mais il avait compris qu'un salut de ses sujets serait une consolation pour la Reine sur son chemin d'épreuves. Et tous sentaient le besoin de montrer leur profonde admiration à celle qu'on considérait comme la Mère des soldats.

» L'auto approcha. Le garde-civique présenta les armes, mais les hommes ne se contentèrent pas de cette marque extérieure de respect, et au lieu de s'en tenir aux prescriptions militaires, ils acclamèrent chaleureusement la Reine. L'auto s'arrêta un instant, la Reine appela un officier, le remercia, lui et tous ses hommes pour leur attention et lui remit des cigarettes avec prière de les distribuer aux gardes. Un dernier adieu... et la Reine partit...

» Elle aussi séjourne toujours en Belgique. »



Une marraine de guerre.

Pendant que nous traitons un chapitre qui, à proprement parler, n'est pas un chapitre de guerre, tout au moins ne donnant pas de relations de combats, mais que nous parlons de la charité en ces temps pénibles, il est intéressant aussi de dire un mot des œuvres pour soldats.

Il était tout à fait dans les désirs de la Reine de créer une œuvre de marraines de guerre. Des dames, qui voudraient s'occuper des soldats de l'Yser, leur écriraient de temps en temps une lettre et leur enverraient de petits cadeaux.

Recevoir des lettres était un plaisir extraordinaire pour les combattants, et là-bas au front le facteur était un personnage important.

À son arrivée, régnait dans le cantonnement une palpitante effervescence. Quel silence impressionnant, pendant qu'il faisait l'appel des adresses ! Le cœur battant à se rompre, les soldats étaient massés autour de lui. Heureux les élus ! Vite, ils recherchaient un coin solitaire pour dévorer les nouvelles de parents,



Albert 1^{er}, Roi des Belges (tableau de J. Madyol).



Élisabeth, Reine des Belges (tableau de J. Madyol).

de la femme, des enfants, des amis ou d'une marraine.

Et quand l'enveloppe bienvenue contenait une photo des êtres chers, la joie était au comble ! Alors, la rude figure indifférente du guerrier s'attendrissait, et j'en ai vu pleurer comme des gosses.

Mais tant de soldats ne recevaient jamais de correspondance ! Leurs familles habitaient la zone des étapes en pays occupé où la poste ne fonctionnait pas, où la circulation était strictement limitée. Tout le monde ne connaissait pas les moyens pour faire « passer » une lettre, d'ailleurs ce « passage » devenait de plus en plus difficile ! Le long de la frontière hollandaise, les Allemands avaient installé un réseau de fils de fer électrifié, faisant de notre Belgique une cage grillagée.

Le transport des lettres était défendu sous des peines sévères.

Pour ces abandonnés surtout, l'œuvre des mairaines était précieuse.

Il faut lire les épîtres des soldats pour y sentir toute la reconnaissance naïve et filiale à l'égard des mairaines de guerre.

Nous donnons ci-dessous quelques extraits :

« Un ami me donne votre adresse. Je sais que vous vous chargez de procurer des mairaines à nos soldats. Puis-je donc vous prier, Madame, de me mettre en rapport avec une dame qui voudrait m'accepter comme filleul de guerre ?

» Je suis sous-officier à l'armée belge où je sers ma patrie depuis le début des hostilités. Ma femme et mon enfant sont en pays occupé et depuis bien longtemps je n'ai plus eu de leurs nouvelles.

» Les fatigues de la guerre et les épreuves morales, ressenties en apprenant la déportation de mes compatriotes, n'ont pas affaibli la fermeté de mon caractère. Une conception saine de mon devoir, appuyée sur un optimisme raisonné, me soutient dans les moments de défaillance. Mais quand même j'aspire à un peu de sympathie comme l'orphelin qui, la tâche accomplie, s'en retourne à sa chambre et ne peut se réchauffer qu'à des souvenirs.

» Je voudrais une mairaine qui, en des entretiens amicaux, me soustrairait au cafard et à l'abrutissement intellectuel, une mairaine qui, par ses lettres, me ferait revivre pour quelques instants la vie de ce qui reste du monde civilisé.

» L'illusion n'est-elle pas le meilleur moyen pour ranimer le cœur et le cerveau, en ces jours d'épreuves ? »

Voici une deuxième lettre parmi tant d'autres :

« Je me permets de prendre la liberté pour vous recommander cinq braves garçons, pour que vous les preniez sous votre protection et leur procuriez une mairaine de guerre. Trois d'entre eux sont les fils d'un digne receveur des contributions, dont la mère lors du rappel de son fils aîné, son soutien et sa consolation, est morte subitement.

» Leur père est prisonnier civil en Allemagne et depuis deux ans et demi ils n'ont plus eu aucune nouvelle de leur maison ni de leur famille.

» Deux sont blessés à l'hôpital, et le cadet, à peine âgé de 18 ans, est aux premières lignes, à l'Yser. Le quatrième de la liste est le fils de notre secrétaire communal, tandis que le cinquième est un orphelin, seul au monde, qui n'a rien à attendre d'aucun membre de sa famille.

» Je suis moi-même réfugiée belge avec quatre petits enfants dont le plus jeune a deux ans. Mon mari a été tué à la guerre.

» J'envoyais de temps en temps aux pauvres soldats ci-dessus un peu de mes maigres ressources, mais à mon regret, j'ai dû cesser l'envoi de ces petits secours, contrainte par la maladie et la cherté croissante de la vie.

» Nous étions de bons bourgeois, nous avons tout perdu, lors de la fuite, avant le bombardement d'Aerschot.

» Nous n'avons pas l'habitude de nous plaindre et mon plus grand bonheur sera de savoir que vous agirez pour ces cinq pauvres soldats, encore plus à plaindre que nous... »

Un autre écrit encore :

« Depuis 28 mois que je suis au front, je n'ai reçu qu'une seule lettre de ma famille, une lettre, qui m'annonçait la mort de ma mère bien-aimée... »

» Depuis lors, plus rien...

» J'ai conservé précieusement ce billet; je le porte toujours sur moi; je le connais par cœur. Il est si chiffonné qu'à peine il tient encore ensemble; mais aussi c'est plus qu'un papier ordinaire, c'est une relique, c'est le dernier soupir de ma chère mère.

» Oh! que je me sentirais heureux si je pouvais trouver un cœur de femme compatissant, qui pour la durée de la guerre voudrait remplacer ma mère.

» Maintenant je suis seul au monde. Mon père est mort quand j'étais enfant, ma mère vient de m'être arrachée et je n'ai ni frères ni sœurs.

» Personne ne s'occupe de moi. Quand le clairon sonne le facteur, je cours me cacher, découragé, d'un autre côté... Il n'y a quand même jamais rien pour moi.»

Un autre encore écrit:

« Merci, de tout mon cœur, merci, Madame, pour votre charitable intervention.

» Votre nom est prononcé ici aux tranchées, avec respect. Vous êtes le sauveur de nombreux soldats, qui — disons le franchement — étaient tout à fait démoralisés. Par vos interventions, vous avez jeté un rayon de soleil dans beaucoup de cœurs. Notre reconnaissance est sans limites. Oh! si vous saviez, combien je me sens heureux! J'ai changé du tout au tout! Jadis découragé et triste, je suis devenu gai et content, et je voudrais pouvoir crier ma joie sur les toits. Lorsque je rencontre un camarade, je lui dis: « Ne vois-tu rien de changé en moi? ».

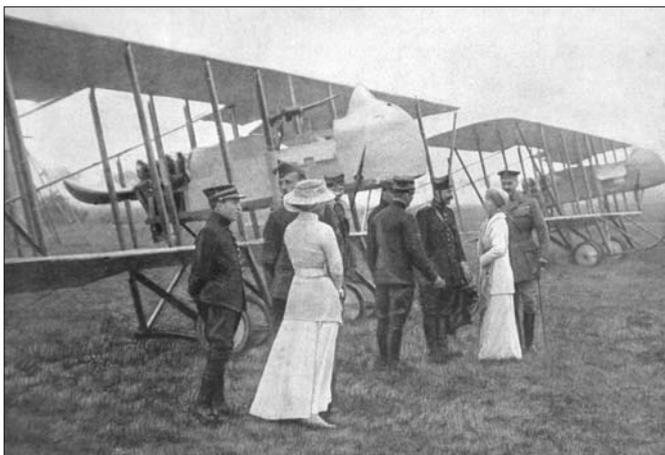
» Et alors, je tire de ma poche la première lettre de ma marraine et la montre aux camarades. Oh! Madame, je suis heureux, très heureux! »

Nous pourrions allonger la liste de ces lettres, et tirer les meilleures conclusions de ces encouragements; il fallait, en effet, de l'appui et de l'aide morale, en ces temps où toute la vie sociale était si profondément troublée. À côté de la fureur guerrière, les dangers de dérèglement et de déchéance étaient devenus si grands, que plus d'un, épargné par les balles, se perdit dans cette fange.

Les aumôniers aussi avaient une tâche importante, qu'ils remplirent d'une façon merveilleuse et admirable. Les salles de récréation étaient de bonnes armes contre la dépravation. Là le soldat trouvait l'occasion d'amusements honnêtes et fortifiants.

★ ★ ★

Nous ne pouvons mieux clôturer ce chapitre au sujet du Roi et de la Reine que par les paroles émues par lesquelles Nothomb les a glorifiés:



Des aviateurs belges reçoivent la visite et les félicitations de la Reine Elisabeth.

« À ce visage réel s'ajoutera une auréole. L'éloignement volontaire, où il s'abrite, sa solitude là-bas sur le dernier lambeau de son sol, sa décision réfléchie de ne point franchir les limites de son territoire, sa jeunesse, sa bravoure, son silence, feront, de plus en plus que ce Roi sera un symbole. Les détails véridiques de cette campagne seront si nobles et si beaux que l'esprit des foules futures superposera au roi moderne un chevalier de l'Idéal. Le cadre de sa vie présente s'accordera merveilleusement à sa sublime histoire.

» Je viens de le revoir à son quartier général même dans la petite ville des Flandres qui est sa capitale de guerre et qui semblait naguère la capitale du Silence. Les bruits n'y pénétraient qu'amortis, le vent s'y calmait sous la bénédiction des pieuses statues, un parfum d'encens, d'une procession à l'autre, y persistait dans les rues. Au pied de l'église, un humble hôtel de ville élevait ses deux pignons à redans et, au-delà d'un perron sculpté, ouvrait sa porte étroite sur un noir corridor. Quelque échevin paisible ou quelque calme greffier y entraient chaque jour pour le travail recueilli, solennel et routinier. Les salles étaient pleines des fantômes muets des grande pensionnaires d'autrefois dont le visage rougeaud s'épanouissait parmi des jabots de dentelle. On entendait de temps en temps un pas, sur l'escalier tournant, frapper le réveil éphémère de l'ombre.



Le roi Albert à son quartier général. C'est l'incarnation vivante de l'honneur.

» Aujourd'hui, un va-et-vient d'officiers, un bruit confus de voix emplissent l'antique édifice. Les salles dégarnies de leurs vieux tableaux sont encombrées de tables et de cartes. D'étroits lits de campagne s'allongent dans les angles. Un gendarme reste immobile au bord des marches de pierre que chaque matin, d'un pas rapide, gravit le Roi.

» Là-haut, il travaille. Devant la cheminée, un large bureau s'étale, où sa haute silhouette se penche ; ses généraux sont descendus, il est seul. Le bruit de la petite ville l'entourne. Il l'a traversée bien souvent, dans les derniers étés, quand il conduisait ses enfants, familièrement, à une petite plage voisine, et elle semblait mourir à la fois d'amour et d'ennui. Par les fenêtres carrées de la grand-chambre, il contemple aujourd'hui, quand il lève le front, la place encombrée d'autos, de canons, de soldats, les rues animées d'un brouhaha de guerre et la tour carrée de l'église dressée dans l'air des tempêtes comme une force et comme un défi, cette tour d'où l'on peut embrasser d'un coup d'œil les quelques lieues carrées qui forment la réserve d'un pays.

» Ici plus qu'ailleurs, on s'en persuade : un jour, ce souverain de quarante villages et de deux cents prairies, ce monarque qui travaille dans une vieille maison d'une ville de songe, ce jeune roi debout sur une route du Nord, devant les terres inondées, parmi les balles et les obus, paraîtra un prince de légende. Rien ne sera plus vrai pourtant que son histoire, faite de gestes quotidiens et d'une pensée continue. Et combien sa belle aventure paraîtra plus sublime encore

quand à ses côtés on évoquera une reine jeune et adorée qui partage le hasard de ses jours et un petit prince qui ne veut pas quitter son père. — « Je l'ai fait venir près de moi, a dit celui-ci, pour lui apprendre combien est grave le métier de roi ! »

» Ils se rejoignent chaque jour près de la ville dans l'humble villa qui domine la mer. Un tumulte ininterrompu les entoure, car le bruit des batailles se mêle, autour de leur repos, au roulement des vagues noires. Ils ne se plaignent point, ils tâchent de sourire. Ils savent la victoire prête et la revanche prochaine : ils ne veulent pas qu'on les prenne en pitié. Ils attendent l'heure qui doit sonner. Comme leur peuple tout entier, ils ont la force de la patience. La grandeur de leur sacrifice est la mesure de leur espoir.

» Figure calme et grave du père, sourire tendre de la reine, petit visage angoissé de l'enfant — et dans le fond, l'immense plage et la mer sombre où l'incendie jette parfois des reflets mouvants : jamais la tragédie humaine n'aura offert le tableau d'une plus haute et plus fière infortune ! »



Le roi Albert 1^{er} casqué.

Abraham HANS

